

LES

MYSTÈRES DE PARIS,

ROMAN EN CINQ PARTIES ETONZE TABLEAUX,

PAR MM. DINAUX ET, EUGÈNE SUE,

MUSIQUE DE M. PILATI,

Décors: les neuf premiers tableaux de M. DEVOIR, les deux derniers de MM. PHILASTRE et CAMBON,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 13 février 1844.

Personnages.	Acteurs.
J. FERAND	MM. FREDERICK LEMAITRE.
LE MAITRE D'ECOLE	RAUCOURT.
LE CHOURINEUR	JEMMA.
RODOLPHE	CLARENCE.
MOREL	EUGÈNE GRAILLY.
PIPELET	NESTOR.
BENOIT	TOURNAN.
PIOUEVINAIGRE	GARRIEL.
IN COMMISSAIRE	BRÉMONT.
GERMAIN	GUSTAVE FUCHS.
TOM SEYTON	MASQUILLIER.
BOURDIN	LYONNET.
FRANÇOIS	TASSIN.
CLERMONT	ADHELMAR.
PERE ROUSSEL	. MARCHAND. "
BARBILLON	
DOMESTIQUE de madame	
d'Harville	POTONNIER.
DOMESTIQUE de Sarah	PIERARD.
	E NO

Personnages.	Acteurs.
CABRION	JOLY.
PIERRE	ALPHONSE.
UN SERGENT	MERCIER.
UN PASSANT	LÉON.
UN FACTEUR	FERDINAND.
SARAHM	nies J. REY.
FLEUR DE MARIE	GRAVE.
RIGOLETTE	PAULINE AMANT.
TORTILLARD	LORRY.
Mme PIPELET	SAINT-FIRMIN. "
LA LAITIÈRE	LEONIDE.
Mme D'HARVILLE	ANGÈLE.
Mme VARNER	DUROIS.
Man's DUBREUIL	THÉODORE.
MADELEINE MOREL	SABLONY.
FELIX MOREL	LA PETITE FONBONNE
HABITANS DE LA CITE, SOL	
HABITANS DE LA CITE, SOL	Diverse Paverante
DARMES, GARDES-CHASSE	TAISTAN CAISANTES.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau. - La Cité.

Une rue de la Cité, faisant face au spectateur. Cabaret au coin de gauche, avec une petite poste. A droite, malson en construction. Il pleut et fait noir. La rue est éclairée par des réverbères.

SCÈNE I.

TORTILLARD, tenant une planche, LA LAI-TIÈRE.

TORTILLARD.

Tenez, la laitière, le voilà, le cabaret du Lapin Blane, que vous cherchiez.

LA LAITIÈRE.

Merci, Tortillard, il faudra bien que j'y retrouve la montre de mon homme.

TORTILLARD.

Votre homme! Ah! il s'est donc encore grisé et battu ce matin?

LA LAITIÈRE.

Cui, mais ils trouveront à qui parler.

(La laitière entre au cabaret.)

TORTILLAND, reportant sa planche.

Bonne chance la l'aitière! C'était bien la peine de venir prendre ici une planche, d'aller la poser sur le ruisseau de la rue de la Barillerie, et de m'égosiller à crier pendant une heure : Passez! payez! passez, payez! (Secouant des sous.) Une mauvaise averse de trois sous. Avec ça que dans c'te Cité, ils se moquent bien de se crotter... Ils passaient à côté de ma planche et m'éclaboussaient... les raffalés!

SCÈNE II.

TORTILLARD, RIGOLETTE. Elle tient un parapluie ouvert et un paquet.

MIGOLETTE, s'arrêtant vers le fond.

Mettez donc des bas bien blanes et de jolis brodequins pour sortir par un temps pareil...heureusement j'ai de bons socques.

TORTILLARD, l'apercevant.

Tiens! mademoiselle Rigolette dans ce quartier-cl!

RIGOLETTE.

C'est tol, Tortillard, on te trouve donc par-

TORTILLARD.

Ah! je sais bien ce qui vous amène... C'est parce que depuis trois jours, le Maitré-d'École et la Chouette n'ont pas mené Fleur de Marie chanter dans la cour de votre maison de la rue du Temple.

RIGOLETTE.

Oui, je suis inquicte; est-ce qu'elle est malade?

TORTILLARD.

Elle! non; c'est la Chonelle qui a une coquiluche à humilier le bourdon de Notre-Damest-ce que vous vouliez monter la voir?

RIGOLETTE.

Chez ces vilaines gens, jamais, par exemple! Pau re Fleur de Marie, si sage, si honnête, si malhe treuse avec eux. Je me fais des reproches quand le suis quelques jours sans la voir et sans lui donner du courage.

TORLILLARD.

Au fait, vons ferez aussi bien de ne pas monter, pa.squ'elle est sortie.

RIGOLETTE.

Comment le sais-tu?

TORTILLARD.

Elle a passé tont à l'heure sur ma planche... sans payer, bien entend i... Elle allait au coin du marché aux Fleuis pour la Chonette, chez l'herboriste, pent-ètre pour des sangsues, et elle emportait avec elle son petit rosier, celui que vous lui avez donné... Elle le promène partout... En voilà une drôle d'idéc...

BIGOLETTE.

Elle n'a que cela au monde; alors on conçoit bien qu'elle y tienne.

TORTILLAND, qui est remoi té vers le fond.

Elle n'a pas été long-temps, la voilà... Vous bavardez toujours ensemble, je vous laiste; je vais boire un verre de cassis pour me récharifer les pieds, (Il entre au cabaret.)

SCÈNE III.

RIGOLETTE, FLEUR DE MARIE.

FLEUR DE MARIE met son rosier sur une borne. Rigolette, c'est vous! quel bonheur!

RIGOLETTE.

Puisque vous ne venez pas, il faut bien que je vienne; je vous rapporte la robe que je vous ai arrangée.

FLEUR DE MARIE.

Bonne Rigolette, après votre tache de la journée et quoique je ne puisse pas vous payer, vous avez encore travaillé!..

RIGOLETTE.

Est-ce qu'il ne faut pas que je prenne ma récréation? (Mouvement de Fleur de Marie.) Elt bien! qu'est-ce que vous avez?

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu! c'est que j'ose à peine m'arrêter... La Chouette m'attend... Si je ne rentre pas tout de suite, ils vont nent-être me battre.

RIGOLETTE.

Comment, ce Maître-d'Ecole est tonjours aussi brutal, et cette méchante Chouette continue de vous maltraiter?

FLEUR DE MARIE.

Depuis qu'elle est malade, elle semble encore plus méchante.

RIGOLETTE.

Moi, à votre place, je ne supporterais pas cela-FLEUR DE MARIE.

Oue feriez-vous?

RIGOLETTE.

Je m'en irais... Parce qu'ils vous ont trouvée dans la rue, à ce qu'ils disent, et qu'ils vous ont prise avec eux, ils n'ont pas le droit de vous rendre la vie si dure... Encore une fois, moi, je m'en irais.

FLEUR DE MARIE.

Souvent j'y ai pensé, mais que devenir? je ne sais pas travailler.

RIGOLETTE.

Venez avec moi, je vous apprendral... On a du mal, mais le soir, quand on a bravement gagné sa journée, on est joyeuse, un peu fière, et on s'endort le cœur content... Est-ce dit, venez-vous chez moi?

FLEUR DE MARIE.

Chez vous! oh! jamais! jamais! ce serait vous exposer à la colère de la Chonette et du Maitred'Ecole... (Mouvement de Fleur de Marie.)

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qui vons a fait peur?

Je crois que la Chouette m'a appelée.

RIGOLETTE.

Un moment, encore.

FLEUR DE MARIE.

Non, non, je ne veux pas donner de prétexte à sa colère... Adicu, adicu...

RIGOLETTE, la reconduisant.

Adieu; à demain, n'est-ce pas?

(Fleur de Marie entre dans la maison ; Rigolette sort.)

SCENE IV.

RODOLPHE, puis SARAH, en homme.

RODOLPHE, entrant par la droite.

Depuis trois jours je suis inutilement venu le soir ici, dans l'espoir de retrouver cet homme qui m'a si bravement secouru... Serai-je plus heureux anjourd'hui?... (Sarah le suitet l'examine.) Voilà ce cabaret qu'il m'avait indiqué. Allons, entrons-y, et si je ne l'y t'encontre pas, continuons du moins les bizarres observations que m'a fournies déjà cet étrange quartier.

SARAH, au moment où il entre au cabaret. C'est bien lui... je ne m'étais pas trompée. (Cris à l'intérieur. — Sarah va se placer à l'écart.)

SCÈNE V.

LES MÈMES, TORTILLARD, sortant du cabaret, PASSANS attirés par le bruft.

TORTILLARD.

Ça chausse, ça chausse au cabaret du Lapin.
UN PASSANT.

Qu'y a-t-il donc là dedaus?

UN AUTRE PASSANT.

Quelque batterie, comme à l'ordinaire.

TORTILLARD, frapport sur les carreaux.
Kis! kis! niords-les, ma vieille, mords-les!

TROISIÈME PASSANT.

Est-il méchant, ce gamin de Tortillard !

TORTILLARD.

De quoi? de quoi? J'aguiche la laitière pour qu'elle se rebiffe.

PREMIER PASSANT.

Il y a une laitière là dedans?

(Bruit de carreaux cassés à l'intérieur.)

TORTILLARD.

Atout pour le vitrier! (Imitant le cri du vitrier.) Oné! le vitrier! En voilà des pratiques!

SARAH, se retirant derrière les planches.

Ce bruit, ce monde... Dérobous-nous un moment à leurs regards.

SCÈNE VI.

LES MEMES, LE CHOURINEUR, LA LAI-TIÈRE, BENOIT, FRANÇOIS, PERSON-NAGES SORIANI AVEC EUX du cabaret, PASSANS.

(Tous sortent bruyamment, la laitière recule devant leurs cris, mais en gardant l'offensive.)

LA LAITIÈRE.

Oui, vous êtes un tas de gucusards! et vous ne me faites pas peur.

BENOIT.

Te tairas-tu? marchande de farine délayée. LA LAITIÈRE.

Ah! je te reconnais, toi; c'est toi qui as déjà une fois cherché querelle à mon homme.

BENOIT.

Elle perd la boule.

LA LAITIÈRE.

Et c'est toi ou lui (Montrant François.) qui as pris la montre.

BENOIT, la menacant.

Dites done ça un peu plus haut si vous l'osez!

LE CHOURINEUR, s'interposant.

Et moi, je te défends d'y toucher: c'est une femme; quand on a envie de donner un coup de poing à quelqu'un, faut s'adresser à qui peut vous en rendre deux, et me voilà.

FRANÇOIS.

Qu'est-ce que ça te fait à toi, Chourineur? LE CHOURINEUR.

Ça fait que ça me fait... voilà ce que ça me fait. (Murmures dans la foule. Rodolphe s'approche.)

LA LAITIÈRE.

En voilà un qui n'est pas un vaurien comme vous.

TORTILLARD.

Kis! kis!... mords-les, la laitière, te v'là soutenue.

LA LAITIÈRE.

Est-ce que vous croyez que, depuis que je tâche d'empêcher mon homme de venir par ici, je ne vous connais pas tous? et le Maître-d'École, avec son orgue et sa méchante Chouette, et leur petite Fleur de Marie, qui deviendra comme cux...

LE CHOURINEUR.

Halte-là! Sur le Maitre-d'École avec qui j'ai un compte à régler, à cause de mon bachot, tout ce que vous voudrez... mais pas un mot sur Fleur de Marie, entendez-yous... où je vous laisse là, la femme.

BENOIT.

Eh! faites-la donc t ire.

LE CHOURINEUR,

Pourquoi donc qu'elle se tairait, si on a volé son homme?

BENOIT.

Tiens-toi, Chourineur... ne fais pas le malin... ou sinon...

LE CHOURINEUR.

Sinon quoi?

LA LAITIÈRE, à François qui cherche à suir.

Il veut se sauver; mais ça ne se passera pas comme ça... je m'accroche à vous... Je ne vous quitte que chez le commissaire.

(Elle lui met la main au collet.)

FRANÇOIS, la repoussant bruizlement.

Avec ça que j'irai!...

LE CHOURINEUR, se jetant sur lui.
Ah! tu en veux!

BENOIT, voulant le frapper.

C'est toi qui en veux, et en voilà!

RODOLPHE, lui arrêtaut le bras.

Trois contre un!

LE CHOURINEUR, le reconnaissant.

Mon monsieur du bord de l'eau!

BENOIT.

C'est à rejouer et vous allez voir...

RODOLPHE, le colle sur la borne.

Je vous ai dit de vous tenir tranquille.
BENOIT.

Quelle main de fer pour un si petit bras! LE CHOURINEUR, à Rodolphe.

Yous m'aviez bien dit que nous nous rever-

FRANÇOIS.

Ils ne sont que deux et une femme, tombons dessus !...

TORTILLARD, à part,

Le bain chausse pour le Chourineur.

BENOIT et FRANÇOIS.

Oui! oui! tombons dessus!

LE CHOURINEUR, se mettant à côté de Rodolphe. Gare aux têtes!

TORTILLARD, criant.

La patrouille! cinq pantalons garance! A voue, à vous!...

BENOIT.

Filons.

(Benoît et François disparaissent, ainsi que tous fes autres habitués du Lapin Blanc.)

RODOLPHE, an Chourineur.

Emmencz cette femme avant qu'ils ne reviennent.

LE CHOURINEUR.

Je veux bien, mais votre nom?

Rodolphe.

LE CHOURINEUR.

Où vous reverrai-je?

RODOLPHE.

Ici, tout à l'heure.

TORTILLARD.

N'aic pas peur, Chourineur, la patrouille, c'est moi.

LE CHOURINEUR.

Comment?

TORTILLARD.

Ca allait mal, j'ai crié: Voilà la garde!... Ils ont joué des jambes.

LE CHOURINEUR.

Brave galopin, va!

(Il lui alonge un coup de pied en signe d'amitié.)

LA LAITIÈRE.

Et dire que sans ce gamin-là... Je ne l'oublierai pas.

TORTILLARD.

Eh bien! alors, laitière, puisque vous baptisez votre lait, donnez-lui mon nom, ça vous aidera à vous souvenir de moi.

LE CHOURINEUR.

Attends, moutard! (Tortillard se sauve.) Allons, venez, la laitière, vous êtes tout de même bou cheval de trompette. (A Rodolphe.) Et vous, si vous avez un ami, il peut se dire, en parlant de vous: J'ai un ami qui festonne crânement les coups de poing, surtout ceux de la fin qui ont commencé notre connaissance.. Tonnerre! quelle grêle!

LA LAITIÈRE.

Allons! allons! j'ai peur qu'ils ne reviennent.

LE CHOURINEUR.

Voilà... A bientôt, monsieur.

RODOLPHE.

A bientôt!

SCĖNE VII.

RODOLPHE, SARAH, se présentant sur le passage de Rodolphe qui va sortir.

SARAH.

Monseigneur!

RODOLPHE.

Que vois-je... la comtesse Mac-Grégor... sous ces vêtemens!

SARAH.

Il m'a bien fallu les prendre dans l'espoir de vous rencontrer ici...

RODOLPHE.

Madame!...

SARAH.

Je n'ai pas hésité à tout tenter pour obtenir de vous une entrevue que vous m'ayez jusqu'ici refusée... malgré les droits...

RODOLPHE.

Des droits... Eh bien! madame, puisque la fatalité veut que ce soit ici, dans ce lieu sinistre, que je vous revoie après de longues années d'une séparation que je croyais devoir être éternelle, sachez donc la cause de l'ayersion que vous m'inspirez..., SARAII.

Ah! yous êtes impitoyable!

RODOLPHE.

Et je dois l'être. Il y a dix-sept ans, dévorée d'ambition, aveuglée par la prédiction d'une devineresse écossaise, qui vous avait promis une couronne, vous êtes venue à la cour de mon père, avec votre frère; trompé par vos séductions intéressées, je vous aimai bientôt avec la lovauté, avec le noble dévoûment de mes seize ans; vous avez voulu un mariage secret; en face des autels, je vous ai prise pour ma femme. Les suites de cette mystérieuse union allaient vous accuser aux veux du monde; vous avez voulu que tout fût révélé à mon père ; bravant sa colère, son inflexible fierté. ses projets connus d'une alliance royale, je lui ai appris notre mariage... Sa fureur fut terrible..... Il voulut me forcer à rompre cette union illégale. disait-il; je résistai !... Mis en prison, j'ai persisté dans mes refus; on ne consentait à me mettre en liberté que si je renoncais à mes droits à la souveraineté en fayeur de mon frère... J'ai renoncé à mes droits... Était-ce assez yous aimer?

SARAII.

Oui, oui!.... mais moi.... n'ai-je pas souffert aussi! et mon amour!...

RODOLPHE.

Votre amour!... Osez-yous bien en parler?... après les lettres que yous écriviez à votre frère... lettres que j'ai connues trop tard...

SARAH.

Que dites-vous?... Ces lettres...

RODOLPHE.

Ont été interceptées... Vous m'y traitiez avec un dédain glacial; j'avais été le jouet de votre exécrable ambition... Ce n'est pas moi que vous avez aimé... mais te prince... Aussi, lorsqu'un an après je fus déshérité, vous acceptiez la rupture de notre union contre laquelle, moi, je protestais du fond de ma prison; et, vous séparant de notre fille, devenne un obstacle à votre mariage avec le conte Mac-Gregor, vous abandonniez notre malheureuse enfant à des mains mercenaires, et vous la laissiez mouir loin de vous... Telle a été votre conduite... Mais aujourd'hui vous êtes veuve, mais aujourd'hui la mort de mon frère m'a rendu la couronne... tel est le secret de vos poursuites, madame.

SARAH.

Et le secret de votre haine pour moi... je pourrais le trouver dans votre amour pour la mar quise d'Harville.

RODOLPHE.

Avez-vous eru que je le nierais!... Clémence d'Harville, lorsque je n'étais qu'un exilé sans avenir, a en pour moi la tendre pitié d'une amie, le noble dévoument d'une sœur; pour lui offirma main, j'ai quitté l'Allemagne, et je triompherai bientôt des scrupules qui l'arrêtent encore.

Renoncez donc, madame, à tout espoir... En vous, je verrai tonjours la cause de la faute que j'ai commise... et que je tàche d'expier chaque jour... Récompenser le bien... poursuivre le mal... secourir de nobles infortunes .. arracher quelques àmes à la perdition , telle est la tâche que je me suis imposée... afin de mériter le pardon d'un funeste moment d'égarement... fruit de votre implacable ambition et de votre cruel égoïsme,

SARAII.

Grace !... Rodolphe !

RODOLPHE.

Pas de grâce pour vons, qui avez armé le fils contre le père... pas de grâce pour vons, qui, au lieu de veiller pieusement sur notre cufant, que je pleure encore chaque jour, l'avez abandonuée... pas de grâce pour vous, car la mort de notre fille a brisé le dernier lieu qui nous unissait.

SARAIL.

Oh! par pitié!... écoutez, écoutez!

Femme sans âme... épouse sans foi... laissezmoi...

SARAH.

Rodolphe... pitié!

ROBOLPHE, sortant.

Mère sans entrailles... soyez maudite!
(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

SARAH, puis TOM SEYTON.

SARAII.

Mon Dieu! est-ce assez payer l'ambition que m'inspira mon frère, et sous laquelle il éteignit toutes les affections de mon cœur... Sans époux ! sans enfans!... seule, à jamais seule!

(Effe pleure.)

TOM, if entre par le fond et se dirige vers la droite.

A peine si je puis reconnaître le numéro de la maison où M. Férand m'a dit de me rendre à neuf heures...

SARAII.

Que faire? mon Dien! que faire?

том.

Voilà bien la rue... la maison qui fait le coin... Elle est d'assez mauvaise apparence... Il parait que les gens aux juels je dois avoir affaire profitent peu de leur dangerense industrie.

SARAH.

Rejoignons ma voiture sur le quai aux Fleurs; le froid... la peur commencent à me gagner...

(En se retirant, elle reconnalt Tom et pousse un cri d'effroi.) TOM.

Yous, Sarah!

SARAH, se remetlant.

Mon frère!

TOM.

Que faites-yous ici? sous ce costume?

SARAH.

J'ai voulu voir le prince.

der.

Le prince ici

SARAII.

Je savais que sous un déguisement...

том.

Mais que vois-je? Vous êtes tout en larmes, SANAII.

Je n'ai plus d'espoir!

TOM.

Pourquoi?

SARAH.

La mort de notre fille a brisé le dernier lien qui nous unissait, m'a-t-il dit.

TOM

Non! yous pouvez espérer encore.

SARAH.

Comment !

TOM.

Écoulez-moi : lorsque le comte Mac-Grégor yous offrit une fortune et un rang que votre position rendait incspérés... vous hésitiez, car vous aviez une fille du prince; le frère de celui-ci pouyait mourir. Tout espoir n'était pas perdu pour yous; cet espoir... il fallait le détruire à jamais. Vous étiez déjà séparée de votre fille, que j'avais serrétement confiée à une femme Varner, sans lui dire qui était l'enfant, et lui donnant pour seul signe de reconnaissance une chaine et une médaille, derniers présens que le prince vous avait adressés... Je voulais à tout prix détruire l'obstacle qui s'opposait à votre mariage; je revins à Paris... L'homme chez qui deux cent mille francs avaient été placés en viager sur la tête de cette cufant consentit, pour la moitié de cette somme, à me donner un faux acte mortuaire; l'autre mojtié fut réservée à votre fille, qui ne devait plus reparaitre, et dont je vous annonçai la mort supposéc.

SARAH.

Ma fille vivrait encore! Où est-elle?

TOM.

Lorsque les événemens vous ont donné de nouveau l'espoir d'épouser le prince, j'ai été retrouver mon complice.

SABAH.

Cet homme, quel est-il?

TOM.

M. Férand, homme d'affaires, rue du Temple, nº 17.

SARAH.

Qu'avez-vous su de lui?

TOM.

Selon les renseignemens que M. Férand m'a donnés, je dois trouver ici prés... Mais soyez demain à pareille heure chez lui, et vous saurez tout.

SARAII.

Retrouver ma fille... Mais le prince m'épouserait alors... Oh! cette couronne!... quel espoir!...

Hâtez-vous de quitter cette rue où seul je dois revenir tout à l'heure.

SARAH.

Demain matin, le prince saura que notre fille vit pent-être encore, et Mme d'Harville pourra craindre à son tour.

(Tandis qu'ils s'éloignent, on voit Fleur de Marie sortir avec précaution d'une maison d'un des plans supérieurs.)

SCÈNE IX.

FLEUR DE MARIE, sortant avec désespoir de la maison,

Oh! je n'y tiens plus !... je n'en puis supperter davantage... la violence de cette femme a comblé la mesure... Mon Dieu! sí on m'avait jamais permis d'entrer dans une église, i aurais été me mettre à genoux devant ces tableaux où il y a des vierges et des saintes dont le regard vous console... je leur anrais demandé conseil... Mais j'ai ma sainte... ce portrait de femme que j'ai trouvé... ce portrait aux yenx si doux... au regard si aimant... (Le considérant.) N'est-ce pas? ma bonne protectrice, que je ne suis pas coupable, si je me soustrais aux injures, aux coups dont on m'accable, si je préfère à cette vie la fuite... la misère .. la faim peut-être? .. Protégez-moi , ma patronne, car je ne venx pas attirer sur ma seule amie, sur la bonne Rigolette, la fureur de ces monstres; non...Je vais m'en aller le plus loin que je pourrai, j'implorerai la pitié, je demanderai du travail et la permission de vivre sans être battue. Triste quartier, où j'ai été si malheureuse, où je n'ai pas connu un seul moment de joie et d'espérance, adieu... adieu!.. J'aimerais mieux mourir que de te revoir encore .. (Elle s'avance vers la rue aux Fèves et recule en disant:) Le Maitred'Ecole! (Sur la gauche, on entend des chants bruyans.) Ces hommes me font peur. (Ette se dirige vers ta maison et s'arrête.) Non! non! je ne veux pas rentrer... j'aime mieux attendre dans cette allée qu'il n'y ait plus personne ici.

(Ette entre dans la maison dont Tom Seyton a reconnu te numéro.)

SCÈNE X.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, puis FÉRAND, sous le costume de Barbe-Rouge.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, déposant son orgue près de sa maison.

Hnit heures et demie viennent de sonner à Notre-Dame, il me semble que l'homme à la barbe rouge tarde bien... Quel homme que ce Barbe-Rouge... Quand il vient, d'où vient-il? quand il va, où va-t il? personne ne le sait... Que me vent-il encore?... Ah! je n'ose plus regarder en arrière, et, contre les menaces de l'avenir, je n'ai plus d'antres ressources que ce stylet, dont la lame empoisonnée... Une égratignure et la mort est certaine... Ce n'est plus que par la grossièreté des habitudes et des passions que je m'échappe à moi-même; la colère a son ivresse... De sang-froid, je tremble... parce que je me retrouve.

FÉRAND, qui est entré par le fond, s'est avancé vers lui et lui touche le bras au moment où il s'absorbe dans une sombre réverie.

Ah! c'est vons!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.
Comme vous voyez... exact à l'heure.
FÉRAND.

C'est bien.

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Vous êtes content?

FÉRAND.

A peu près...

LE MAITHE-D'ÉCOLE.

Douteriez-vous de ma discrétion ?

FÉRAND.

Non.

LE MAITRE-D'ÉCOLE,

Qui peut vous porter ombrage? Serait-ce la Chouette?...

FÉRAND.

Non.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Oni done alors?

FÉRAND.

Cette jeune fille qui vit chez vous... LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Fleur de Marie?

FÉRAND.

Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Sur ma vie... elle ignore...

FÉRAND.

Qui me répond qu'il en sera toujours ainsi? LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Neus ne pouvons pourtant pas la mettre à porte...

FÉRAND.

Que ne lui trouvez-vous une place ?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est facile à dire.

ERAND.

J'ai ce qu'il yous faul...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, étonné.

Ah! (A part.) Ce diable d'homme pense à tout.

FÉRAND.

Vous la conduirez chez M. Férand... homme d'affaires, rue du Temple, nº 17. Vous me le promettez ...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Allons I soit! demain, j'irai trouver ce monsieur Férand.

FÉRAND.

Bien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous le connaissez donc?

FÉRAND.

Oui, c'est un homme grave, austère .. On dil beaucoup de bien de lui...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Est-il riche?

FÉRAND.

Peut-être.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Scrait-ce dans l'espoir de favoriser quelque coup hardi, que vous voulez placer Fleur de Marie chez lui?

FÉRAND.

Qui vivra, verra.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Que voulez-vous donc, vous dont auc ne parole ne trahit la pensée?

LÉRAND, lui Connant de l'or.

Comptez.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Dan's cents francs!

FÉRAND.

Autant après le succès.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quatre cents francs! Qu'est-re donc?

LÉBAND.

Un homme!

LE MATTRE D'ACOLE.

Possesseur de papiers?

TÉRAND.

Non, qui me géne.

TE MATERIE-D'ÉCOLE, avec queique effroi-

Qui vous gêne? (Brutalement.) Eh! où voulezvous que je renconfre cet boume?

Tin IND , l'arrêtant par le bras.

Il viendra!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Orand?

LÍRAND.

(c soir.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tont à l'heure ?

FÉRAND.

A neuf heures.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Où?

FÉRAND, montrant la maison qui fait face au Lapin
Blanc.

Là.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Dans cette allée... obscure, tortueuse ?...

FÉRAND.

Vous y serez avant lui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE,

Moi?

FÉRAND.

Lui n'en sortira pas.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

On fera des recherches.

FÉRAND.

Non, si on croit que cet homme s'est donné la mort.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comment le croirait-on?

FÉRAND.

Si une lettre écrite par lui, remise ce soir à la poste, détournait demain tous les soupçons.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il écrirait donc d'avance, ou quelqu'un pour lui ?...

FÉRAND.

C'est mon affaire...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quand vous reverrai-je?

FÉRAND.

A nenf heures eing minutes.

(Férand sort par le fond.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, seul.

Ce regard, cette voix brève et tranchante comme un coulean... il me subjugue... Un crime!... Seul!... oserai-je? (On encud la voix du Chourineur.) Si je pouvais proposer à quelqu'un... Le Chourineur, il m'en vent... mais il a déjà été condamné... essayous de l'apaiser...

SCÈNE XI.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, LE CHOURINEUR.

LE CHOURINEUR.

Ah! te voilà, toi! (L'étreignant.) Mon bachot? Où as-tu mis mon bachot?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qu'ext-ce que tu veux que j'en aie fait de tonbachot?

LE CHOURINEUR.

Il était amarré aux bateaux de blanchissenses du pont au Change : on l'a vu le prendre... On ne

ACTE I, TABLEAU I, SCENE XII.

m'ôtera pas de la tête qu'il t'a servi à aller volcr dans ce château au bord de la rivière.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne sais pas ce que tu veux me dire.

LE CHOURINEUR.

Tu ne sais pas non plus qui voulait entraîner à la rivière un cavalier qu'on avait jeté à bas de son cheval?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je l'ignore absolument.

LE CHOURINEUR.

Eh bien! il y a quelqu'un qui est payé pour le sayoir... Mais mon bachot?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Voyons, ce n'est pas une grande perte que lu as faites là... Tirer du sable... repècher des buches... avoir toute la journée la moitié du corps dans l'eau...

LE CHOURINEUR.

Le métier est dur... mais honnèle; j'y gagne ma vic... Je ne demande que ça...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien! moi, je suis plus exigeant que toi, pour toi-même... J'ai à te proposer une bonne affaire.

LE CHOURINEUR.

Toi! une bonne affaire?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quarante francs à gagner.

LE CHOURINEUR.

En combien de temps?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

En un quart d'heure.

LE CHOURINEUR.

En plein jour, devant tout le monde?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Non, personne ne saura .. Allons, je mettrai soixante francs.

LE CHOURINEUR.

Merci l je ne mange pas de ce pain-lå...

LE MAITRE-D'ÉCOLE,

Mais...

LE CHOURINEUR.

Je te dis que je ne mange pas de ce pain-là, il est rouge ..

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu aimes mieux ton métier, n'est-ce pas?

LE CHOURINEUR.

Mon métier, c'est de dire: non, quand on veut me mettre d'un mauvais coup... Mon métier, c'est aussi de poursuivre à mort... ceux qui voudraient faire du mal à ceux que j'aime... car, quand ceux-là ont besoin d'un bon chien... pour les défendre, ils me trouvent... Et tu sais que j'ai de bons crocs.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais écoute-moi donc?

LE CHOURINEUR.

Assez! tonnerre! assez! Je te défends de jamais me parler comme tu l'as fait... Va-t'en...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A ton aise. (Tandis que le Chourineur reste immobile dans sa colère, le Maître-d'École va pour entrer au cabaret. Fleur de Marie sort de l'allée, et en l'apercevant rentre précipitamment.) (A part.) Allons voir la Chouette, elle me donnera de l'eau-de-vie, et j'essaierai seul. (Il entre chez lui.)

LE CHOURINEUR, seul et en colère.

Si tu m'as menti, si tu m'as volé mon bachot, tôt ou tard je te repincerai!

SCÈNE XII.

RODOLPHE, venant du fond, LE CHOU-RINEUR.

RODOLPHE.

Eh bien! mon garçon, ça ne va donc pas? tu as l'air en colère...

LE CHOURINEUR.

Si en colère, que je me battrais moi-même... faute d'avoir sur qui taper.

RODOLPHE.

J'arrive mal, j'avais un service à te demander. LE CHOURINEUR.

Alors tant micux... ça me remettra. Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

RODOLPHE.

L'autre soir... sur le bord de la Seine, prés du château d'Harville, tu m'as aidé à me débarrasser de bandits qui m'avaient attaqué.

LE CHOURINEUR.

Vous, ou un autre .. je n'en sais rien, il faisait nuit... Je venais de déchirer un train de bois; à travers le noir... je vois un homme seul contre trois, vous croyez que je veux taper sur vous, et vous me tambourinez une grèle de coups de poing .. que je n'y ai vu que du fen .. Vous vous trompiez de numéro... Enfin c'est égal... nous nous sommes expliqués après.

RODOLPHE.

Pauvre garçon... je snis fàché.

LE CHOURINEUR.

Moi pas, je les retiendrai ces coups de poinglà... ça me servira pour le Maître-d'École.

RODOLPHE.

Maintenant, dis-moi... j'ai tout lieu de croire que les bandits qui m'ont attaqué sont ceux qui ont volé au château d'Harville.

LE CHOURINEUR, à part.

Le Maître-d'École et sa bande. (Haut.) Per t bien possible.

RODOLPHE.

. Si tu les connaissais... tache de savoir ce qu'ils ont fait d'un portrait de femme enrichi de pierreries... On leur abandonnerait les pierreries pour r'avoir le portrait.

LE CHOURINEUR, avec colère.

Ponrquoi done croyez-vous que les voleurs me font part de leurs affaires, à moi? Est-ce que vous me prenez pour... Mais, au fait, vous avez raison... je les connais... je suissouvent avec eux... Qui se ressemble s'assemble, n'est-ce pas?

RODOLPHE.

Mais pourquoi vis-tu avec eux?

LE CHOURINEUR.

Parce que je ne peux pas vivre ailleurs.

Quel est ton état?

LE CHOURINEUR.

Tireur de sable et debardeur au quai Saint-Paul, gelé l'hiver, rôti l'été, quinze heures par jour dans l'eau.. Vôilà mon caractère,

RODOLPHE.

Ta famille ?

LE CHOURINEUR.

Orphelin du pavé de Paris.

RODOLPHE.

Mais qui t'a élevé?

LE CHOURINEUR.

Celui qui élève les chiens perdus... Je me rappelle que, quand j'étais gamin, j'allais concher la nuit dans les fours à plâtre, et quand la faim me cassait les jambes et que je pouvais pas aller jusque-là... je conchais sons les grandes pierres du Louvre, et l'hiver, j'avais des draps blanes quand il tombait de la neige.

RODOLPHE.

Tu as en faim, et to n'as pas volé?

Jamais, et j'ai pourtant resté une fois prés de deux jours sans manger.

nobolyne.

Quand tu as été grand, qu'as-tu fait?

Je me suis fait tranpier ...

nonorphe.

Tu as servi?

LE CHOUMINEER.

Trois ans... Je comptais qu'on me ménerait à Alger, mais j'ai en du malheur... Élevé dans la rue comme une bête brute... j'avais les rages d'une bête brute. Un jour, mon sergent me rudoye... je réponds... Il me bouscule... il me frappe... Tonnerrel .. la rage me prend... je tape à tort et à travers... je blesse le sergent et deux soldats... Trois mois après, on me condamne à avaler douze balles de plomb.

RODOLPHE.

Condamné à mort!

LE CHOURINEUR.

Je l'espérais... car une fois qu'on a versé du sang... voyez-vous, on a beau se laver les mains... elles sont toujours rouges... Mais on a commué ma peine, soi-disant, parce qu'une fois, dans un incendie, j'avais sauvé une vieille femme, et qu'une autre fois j'avais repèché dans la rivière une jeune fille qui se noyait; vous voyez que je suis un amphibie de feu et d'eau.

RODOLPHE.

Et quelle peine as-tu subie?

LE CHOUNINEUR, d'un air sombre.

J'avais le droit d'être fusillé comme soldat... on m'a condamné à cinq ans de boulet. Quand j'af su cela... j'ai voulu m'étrangler dans ma prison... mais on m'a décroché à temps...

RODOLPHE.

Et en sortant... tu avais la même aversion pour le vol qu'en y entrant?

LE CHOURINEUR.

La même... Et en attendant que je crève au coin d'une borne comme j'y suis né, je me suis mis débardeur. Je gague ma vie... sans faire de tort à nersonne...

RODOLPHE.

Bien, mon garçon... tu as encore du eœur et de l'honneur.

LE CHOUGINEUR.

Du cœur... de l'honneur... moi.. C'est drôle, monsieur Rodolphe, c'est la première fois qu'on me dit ça.. et ça me fait du bien.. Ça me réchauffe là. (It se frappe le cœur et répète d'un air pensif.) Du cœur, de l'honneur...

RODOLPHE.

Cela Uctonne?

LE CHOURINEUR.

Oui, et non... Je sens bien que je ne suis jamais méchant qu'avec ceux qui sont plus forts que moi... tandis que pour les faibles, au contraire, je suis bon, mais bon que j'en su's bête... Tenez, il y a ici une panvre jeune fille appelée Fleur de Marie, vous ne croirez pas ça, mais c'est doux, sage, honnête, ça a seize ans, une figure d'auge... eli bien, c'est le souffre-douleur d'un gueux appelée le Maître-d'École et de sa femme appelée la Chouette, qui l'ont ramassée toute petite dans une rue où elle était abandonnée.

RODOLPHE.

Pauvie enfant! Et qui la défend contre ces monstres?

LE CHOURINEUR.

Moi, quand je suis lå... Mais je n'y suis pas toujours. . et alors, pour un oui, pour un non, ils l'assonment.

RODOLPHE.

Ta protégée m'intéresse. Où est-elle?

LL CHOURINEUR, montrant le cabaret.

Peut-Aire là. 3

RODOLPHE.

Dans cette caverne?

LE CHOURINEUR.

Il faut bien qu'elle suive le Maitre-d'École et la Chouette.

RODOLPHE.

Pauvre malheureuse!

LE CHOURINEUR.

Empêcherez-vous aussi qu'on ne lui fasse du mal?

RODOLPHE.

Peut-être.

LE CHOURINEUR.

Eh bien! le Maitre-d'École est entré là tout à l'heure, je crois, venez, si vous l'osez!

RODOLPHE.

Sois tranquille, j'oserai. (Its entrent au cabaret.)

SCÈNE XIII.

FÉRAND entre par la gauche et se dirige vers la maison en construction.

Tout va bien, le temps à l'orage va écarter tout le monde... Il n'existe plus, contre moi, qu'un témoin et qu'une preuve; le témoin qui a osé me menacer va périr tout à l'heure; la preuve, cette chaîne et cette médaille données à la femme Varner... Cette femme, maintenant idiote, est chez son gendre Morel, le lapidaire... Il demeure dans ma maison... Est-il done si difficile de les forcer par la misère à se défaire de cet objet précieux... Cette chaîne, je l'aurai... (Entrant derrière les planches.) D'ici je pourrai tout voir.

SCÈNE XIV.

FÉRAND, caché, LE MAITRE-D'ÉCOLE, puis FLEUR DE MARIE, RODOLPHE, LE CHOURINEUR.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, il est ivre.

Je disais bien que l'eau de-vie et la Cherette m'étourdiraient et m'ôteraient tout scrupule..... Et cette petite misérable qui s'enfuit; qui ose écrire: « Je suis trop malheureuse ici, vous ne me reverrez jamais! » Nons quitter! Oh! je te rattraperai, scélérate, et lu paieras cher... Demain, il faudra bien que je te retrouve... et malheur à toi! Cette nouvelle colère m'anime encore, je n'hésite plus. (Il entre dans l'allée où s'est réfugiée Marie. Ou entend un cri. Le Maitre-d'École sort de la maison entrainant Fleur de Marie.) Malheureuse! toi! toi! là, là!

FLEUR DE MARIE.

Oui, j'ai voulu m'enfuir.

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Tu as mal choisi ton moment. FLEUR DE MARIE.

J'aime mieux mourir tout d'un coup.

LE MAITHE-D'ÉCOLE, forieux.

Ah! to me braves!

(Le Chourineur et Rodolphe sont sortis du cabaret. Le Chourineur reticut le bras du Maître-d'École.)

LE CHOURINEUR.

Veux-tu bien te tenir tranquille! Je te défends de toucher à la petite.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ou'est-ce que tu veux, toi?

RODOLPHE.

Il veut, et moi aussi, que vous respectiez cette enfant.

FLEUR DE MARIE.

Oh! merci, monsieur.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien! qu'elle tentre, qu'elle s'en aille. LE CHOURINEUR, bas à Rodolphe qui regarde Fleur de Marie avec intérêt.

C'est elle. (An Mairre-d'École.) Pourquoi la faire rentrer, pour la maltraiter à ton aise?

LE MAITRE-B'ÉCOLE.

Moi, je m'en vais au fanboug Saint-Antoine. LE CHOURTNEUR.

Pourquoi ne chanterait-elle pas comme tous les soirs?

FLEUR DE MARIE.

Oh! je ne pourrais pas... j'ai trop envie de pleu-rer...

RODOLPHE.

Pauvre enfant! recevez ce que j'aurais mis dans votre sebile si vous aviez chauté.

(Il lui donne une pièce. —Tonnerre jusqu'à la fin.)
LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Voilá l'orage, il faut que je m'en aille. (A Fleur de Marie.) Tu vas rentrer. (Au Chourineur.) Sois tranquille!

FLEUR DE MARIE, à Rodolphe.

Monsieur, vous vous êtes trompé!... c'est une pièce d'or.

RODOLPHE, à part.

De la probité!..... (Haut.) Gardez-la, mon enfant.

LE CHOURINEUR.

Bien, ma petite goualeuse... n'ayez plus peur... allez!

RODOLPHE, au Chourineur.

Non, car nous sommes d'eux, maintenant, pour vous protéger.

(Fleur de Marie rentre. Rodolphe et le Chourineur s'éloignent; la pluie tombe, on entend sonner une horloge.)

LE MAITHE-D'ÉCOLE.

Neuf heures!

(Il entre dans l'allée indiquée. Un homme, enveloppé d'un manteau, vient dans l'obscurité, regarde la maison, la reconnaît et frappe, le Maître-d'École lui ouvre et le fait entrer devant lui, Férand sort de sa retraite, écoute un instaut ce qui se passe dans l'allée de la maison, puis va mettre une lettre à la bolte de la petite poste.)

ACTE DEUXIÈME.

Deuxième Tableau. -- La Maison Pipelet.

Le théâtre représente la cour de la maison de la rue du Temple, 17. Au fond, bâtiment à trois étages et à mansardes. Au rez-de-chaussée en face, allée au fond de laquelle on aperçoit la rue. A droite de l'allée, sur la cour, fenêtre de la loge de Pipelet; vers le milieu de l'allée, derrière la loge, escalier conduisant aux étages supérieurs. A la droite de la loge, dans la cour, reserre fermant avec une porte pleine. A gauche de l'allée, arrière-boutique d'un rogomiste. A la fenêtre du deuxième, cage avec des oiseaux. La gauche du théâtre est occupée par uu petit corps de bâtiment isolé qu'occupe Férand. Au rez-de-chaussée, porte à un seul battant.

SCÈNE I.

M^{mc} PIPELET, LA LAITIÈRE, puis MOREL. ct le FACTEUR.

(Mme Pipelet finit de balayer la cour. La laitière apporte du dehors des pots à lait qu'elle dépose dans la petite réserre; elle va et vient pendant toute la scène.)

Mme PIPELET.

V'là votre journée finie, la laitière?

LA LAITIÈRE, saus s'arrêter.

Il est bien temps, depuis deux heures du matin que je suis partie d'Asnières.

Mme PIPELET.

Ah bien! la mienne n'est pas près de finir! Depuis que M. Férand a renvoyé sa bonne, c'est moi qui fais son ménage... Encore, heureusement, il a pris Tortillard pour faire ses commissions.

LA LAITIÈRE.

Il est donc partont, ce méchant gamin... Hier, dans la Cité, il a fait sauver tous les gueusards qui ont baltu mon mari; mais partout où j'en trouverai un, je crierai sur lui, jusqu'à ce qu'on l'arrête et qu'on l'écharpe. (Elle sort.)

Mme PIPELET.

Et vous ferez bien, la laitière. (A Morel, qui est descendu de la maison et entre dans la cour.) Eli bien! monsieur Morel, vous voilà déjà en course... Comment va-t-on chez vous?

MOBEL, galment.

Ma femme va mieux, dien merci! le médecin assure que l'air de la campagne la remettrait tout à fait... Je vais faire une course, et de là j'irai rue Fontaine-au-Roi, chez le père Lefebyre, lui demander s'il veut me louer deux petites châmbres qu'il a à Belleville.

Mme PIPELET.

Aller done! maison de ville et maison d' cem-

pagne, on voit que vous avez gros à la Caisse d'épargne...

'MOREL.

Oui, nous serions tout à fait heureux, si la mère de ma femme...

Mme PIPELET.

La panvre vieille idiote?... Ah! oui... ça vous est bien gênant.

MOREL.

Après tout, c'est la mère de femme... Et qui est-ce qui en aurait soin et pitié, si ce n'est nous...

M^{me} PIPELET.

Tenez, monsieur Morel, vous êtes la crême des honnêtes gens, comme mon vieux chéri d'Alfred est la crême des portiers.

MOREL, s'en allant en riant.

Et vous, la crême des portières, madame Pipelet... Allons, au revoir. (Il sort par l'allée.)

LE FACTEUR.

Madame Pipelet, trois sous, une lettre pour M. Férand.

Mme PIPELET, le payant.

Voilà de la vraie monnaie... (Regardant le timbre.) Première levée du matin... Ça a dû être mis à la poste hier soir.

SCÈNE II.

LES MÈMES, GERMAIN, nu-tête, et des papiers sous le bras.

Mme PIPELET.

Bonjour, monsieur Germain, voilà justement une lettre pour M. Férand, votre patron. C'est trois sous...

GERMAIN, lui payant et prenant la lettre. Merci, madame Pipelel. Mme PIPELET.

Eh bien! yous êtes-yous bien amusé hier au spectaele?

GERMAIN.

Beaucoup... Mais j'y pense, voilà votre passepartout que je vous rends. Dites donc, il parait que vous n'étes pas sévère pour tout le monde comme pour moi. Vous répétez toujours : Personne ne doit rentrer plus tard que minuit... Passé minuit, je ne tire plus le cordon à personne.

Mme PIPELET.

C'est toujours comme ça dans les maisons sévères.

GERMAIN.

C'est égal, hier soir, ce n'était pas la peine de me donner votre passe-partout pour aller au spectacle.

Mme PIPELET.

Pourquoi donc ça?

GERMAIN.

Puisque après que j'ai été rentré, vous avez encore ouvert la porte à quelqu'un.

Mme PIPELET.

Par exemple! le dernier rentré a été M. Férand, à dix heures moins un quart; à preuve qu'à cause du mauvais temps il s'était entortillé dans son manteau, que je ne l'ai reconnu qu'à sa voix et à ses lunettes vertes.

GERMAIN.

Comment! vers minuit, personne ne vous a demandé le cordon?

Mme PIPELET.

A quel propos me dites-vous ça?

GERMAIN.

Parce qu'en rentrant, je me suis croisé sur l'escalier avec quelqu'un qui descendait.

Mme PIPELET.

Quelqu'un de la maison?

GERMAIN.

Non, quelqu'un que je ne connais pas.

Mme PIPELET.

Bah! vous rêvez.

CERMAIN.

Je rêve si peu, qu'à la clarté de mon bougeoir, sans bien voir sa figure, j'ai remarqué qu'il avait une grande barbe rouge. Vous avez dû lui ouvrir la porte.

Mme PIPELET.

Du tout. Eh bien! voyez-vous, c'est que vous ne l'aurez pas bien fermée, vous.

GERMAIN.

Je vous assure que si.

Mme PIPELET.

Ah! je suis bête, c'est mon vieux chéri qui lui aura ouvert, et qui n'aura pas voulu m'éveiller.

GERMAIN.

A la bonne heure... ça devenait inquiétant..... Je monte à mon bureau... je suis un peu en retard, et M. Férand doit m'attendre.

(Germain entre dans le corps de logis de Férand.)

SCÈNE III.

Mme PIPELET, RODOLPHE, entrant sur les derniers mots et examinant la maison.

попоцения, а рагг.

Ce doit être ici! Quel peut être ce M. Férand chez qui la comtesse Sarah me donne un rendezvous pour ce soir?... Est-ce quelque piége!... Hélas! l'espérance avec laquelle elle m'attire est une espérance insensée.

Mme PIPELET, se retournant,

Monsieur, où allez-vous?

RODOLPHE.

Madaine ...

Mme PIPELET.

Monsieur, chez qui allez-vous? On ne s'introduit pas ainsi dans les maisons.

RODOLPHE

Madame, j'avais vu un écriteau à cette porte et je venais savoir quel appartement était à louer. M^{me} PIPELET.

Celui du premier...

RODOLPHE, à part.

Tàchons de la faire causer. (Haut.) Si, comme je l'espère, cet appartement me convient, je vous prierais, madame, de vouloir bien vous charger de mon modeste ménage de garçon.

Mme PIPELET.

Comment done, mosineur, mais avec délices; vous serez servi comme un prince pour six francs par mois; nous ne serons pas pour yous des portiers, mais des amis.

RODOLPHE.

Mais dites-moi, madame ...

Mme PIPELET, avec une révérence.

Pomone-Fortunée-Diane-Anastasie Pipelet.

RODOLPHE.

Pourrais-je, madame Pipelet, vous demander sans indiscrétion qui habite cette maison? Vous concevez, quand on vient loger quelque part...

Mme PIPELET.

Comment donc? monsieur, rien de plus naturel... La maison est très bien composée, monsieur, tous gens comme il faut... Nous ne parlerons pas du premier, puisqu'il est vacant... tout ce que je peux dire, c'est que le dernier locataire est un fier gueux qui a empoisonné et qui empoisonne encore la vie de mon vieux chéri d'Alfred, mon époux.

RODOLPHE.

Ah! mon Dieu! quel était donc ce malheureux?

Un peintre, nommé Cabrion, que Dieu le confonde! il en a tant fait à Alfred, qu'il en est comme abrutt, le pauvre cher homme... Pardon, monsieur... (Appelant Rigotette.) N'allez done pas si vite, mademoiselle Rigotette. (A Rodolphe.) Une perle de petite ouvrière qui habite une chambre du second... terme toujours payé d'avance.

SCÈNE IV.

LES MEMES, RIGOLETTE.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qu'il y a, madame Pipelet?

D'où venez-vous donc comme cela?

De faire mes provisions pour moi et mes oiseaux.

Mme PIPELET.

Voyons donc?

nodolphe, à part.

La gracieuse petite personne.

Mme PIPELET, montrant Rodo!phe.

Monsieur va devenir notre locataire.

RODOLPHE.

Jolie comme vous voilà, vous ne devez pas manquer d'amoureux.

RIGOLETTE.

Des amoureux! Ah bien! par exemple!

Mme PIPELET.

Ah! il ne faut pas tant dire, M. Germain...

M. Germain est un très bon garçon, il a bon cœur, il est bien gentil, bien obligeant, mais pas du tout mon amoureux... Est-ce que j'ai le temps de songer à ça? Mais qu'est-ce que vous me vou-

liez done, madame Pipelet?

Me PIPALET.

Le père Morel est sorti... Comme sa femme ne se lève pas encore, vous devriez en rentrant chez yous donner un comp d'œil aux enfans.

RIGOLETTE.

Et vous ne me disiez pas ça? Je vais porter mon onvrage chez les Morel, et, tout en travaillant, je chanterai aux enfans la dernière chanson que ma donnée Fleur de Marie.

RODOLPHE.

Vous la connaissez?

RIGOLETTE.

Et je l'aime beaucoup... un pauvre ange dans les griffes du diable...Adien, mon futur voisin.

RODOLPHE.

Adieu, mademoiselle Rigolette.

UN HOMME, dans laillée.

M. Morel?

Mme pipetter, de la cour.

Il est sorti.

L'HOMME.

C'est de la part du joaillier.

Mme PIPELET.

Mme Morel vous répondra, montez!

A quel étage?

RIGOLETTE, qui a repris sa tasse de lalt.

Si vous voulez venir, monsieur, je vals vous montrer la porte.

(Elle précède l'homme, et tous deux montent l'escalier.)
RODOLPHE.

Charmanle enfant!

Mme PIPELET.

Pas vrai, monsieur...

SCÈNE V.

RODOLPHE, Mime PIPELET, puis PIPELET.

RODOLPHE, indiquant la gauche. Ce corps de logis est-il occupé? M^{me} PIPELET.

Oui, par M. Férand.

RODOLPHE, à part.

C'est lui.

mme pipelet.

Un digne homme... et honnête... ne recevant que des gens du meilleur genre, et les messieurs du bureau de bienfaisance.

PIPELET, du fond de l'allée.

C'est une indignité !... une abomination !...

C'est mon vieux chéri!

PIPELET.

Non! non! je ne les paierai pas !...

M'me PIPELET.

A qui en as-10... Alfred? Qu'est-ce qu'on veut donc te faire payer?

PIPELET.

Mais il y a des gens qu'on envoie tous les jours à l'échafand qui sont des brebis en perspective de ce monstrueux scélérat.

Mme PIPELET.

Qui ça? quel scélérat?...

PIPELET.

Est-ce que ce n'est pas toujours le même?... Est-ce que j'ai un autre ennemi sur la surface du globe?...

Mme PIPELET.

Tu l'as donc vu?

PIPELET.

J'étais sur le trottoir, regardant devant les carreaux de la librairie les caricatures du Charivart, quand, insensiblement d'abord, je me sens farfouiller dans ledos... Je pense à men mouchoir déposé dans ma poche... Je me relourne vivement, et qu'est-ce que je vois? Cabrion, encore Cabrion qui, plaçant les deux mains en forme d'entonnoir devant sa bouche, se met à pousser un hourra féroce!... La peur me prend... et dans la crainte d'une avanie, je me sauve; mais voilà que j'entends derrière moi un bruit sourd, un bruit de tantam... et des cris!... Arrètez!... arrètez!... Et bientôt, un Auvergnat furieux. venant me réclamer le prix d'un cent de marrons... Savezyous pourquoi? savez-vous pourquoi?...

Mme PIPELET.

Achève!

PIPELET.

Pendant que je regardais les caricatures, ce vaurien de Cabrion m'avait attaché une ficelle au bouton du derrière de ma veste... l'autre bout de cette ficelle correspondait à la poèle du marchand de marrons... Dans ma fuite, j'avais entraîné le poèlon de l'Auvergnat... comme un chien qui court ayec une casserole à la queue!...

Mme PIPELET.

Allons, mon Alfred, ne pense pas à cela... oublie tout ça, vieux chéri, oublie tout ça.

PIPELET.

Oublier!... Anastasie? quand je le vois même en pensée, avec ses grands cheveux et son chapeau pointu, je m'immobolise et je n'ai que la force de fermer les yeux pour tâcher de ne pas voir sa figure abhorrée.

Mme PIPELET.

Dis done, Alfred, garde la loge, je vais montrer l'appartement à monsieur.

RODOLPHE.

Je vous suis, madame... (A part.) Tachons d'en savoir davantage.

SCÈNE VI.

PIPELET, puis Mme D'HARVILLE et CABRION.

PIPELET, s'installant à son établi.

Je suis bourrelé comme un malfaiteur, je n'ai de gout à rien.

ue gout a rien.

(Une voiture s'arrête devant la porte extérieure, un domestique en livrée entre et va sonner à la porte de M. Féraud, l'entr'ouve et dit à l'intérieur :)

LE DOMESTIQUE.

Mme d'Harville fait demander à M. Férand s'il peut la recevoir. (Après un moment it sort.)

PIPELET.

Il y a huit jours que j'ai commencé cette malheureuse botte, à laquelle il n'y a qu'un béquet à remettre. (Il passe sa main dans la botte et se chausse le bras. — M^{me} d'Harville, précédée de son domestique, traverse la scène et entre chez Férand.) A chaque instant elle me tombe des mains.. mon fil se casse... ma poix se fond dans mes doigts... c'est de la fièvre... il me semble toujours voir ce mauvais génie... cette nuit, j'ai rèvé de lui.

(A ce moment paraît Cabrion, quis'avance muet et terrible sur Pipelet, immobile et fasciné; il soulève le chapeau de Pipelet, le pose à terre et lui fait une pantomime tour-à-tour gracieuse et menaçante, puis il lui remet son chapeau, et, d'un coup de poing, le lui enfonce sur les yeux; il s'éloigne ensuite en courant.)

PIPELET, poussant de douloureuses plaintes. Ouah! ouah! Au secours! à la garde!

SCÈNE VII.

RODOLPHE, PIPELET, Mme PIPELET.

Mme PIPELET, accourant.

Qu'est-ce que j'entends?... Alfred!... Alfred ensevel: sous son chapeau. Encore Cabrion! Mais mon Dieu! pourquoi ne quittes-tu jamais ce malheureux tromblon.

PIPELET.

Ouah! ouah! ouah! J'étousse.

Mare PIPELET, essayant de le secourir.

Prend garde, tiens bien ton nez, que je ne le retrousse pas tres fort... Là, ça va-t-il micux?...

Ah! le poil de lapin est bien mauvais à respirer.

Mme PIPELET.

Mais dis donc, tu ne sais pas ce qui se passe? On entend porter très haut chez les Morel? Un homme qui vient d'entrer, un jouiller, semble menacer, et Mac Morel a l'air de répondre en pleurant... On va, on vient...

PIPELET.

C'est Cabrion!

MMC PIPELET.

Tu ferais bien d'aller chercher M. Morcl. Il est chez le père Lesebvie de la rue Fontaine-au-Roi.

PIPELET.

Ca doil être Cabrion!

Mme PIPELET.

Ah! tu l'abrutis trop, Alfred, puisque pendant ce temps là, Cabrion te donnait un renfoncement.

PIPELET.

C'est vrai.

RODOLPHE, qui s'est arrêté un moment dans l'allée.

Celle voiture... je crois reconnaître ces gens.

PIPELET, à qui Mme Pipelet a rendu son trombion.

Allons! Je m'en vais... Aussi bien. j'ai besoin

d'air... Si j'aperçois Cabrion, j'ameute les passans et je crie au feu...

Mme PIPELET, le reconduisant.

Va vieux chéri.

(Elle l'accompagne et rentre dans sa loge, quand elle voit Rodolphe causant avec Mme d'Harvitle.)

SCÈNE VIII.

RODOLPHE, Mmc D'HARVILLE, sortant de chez Férand.

RODOLPHE.

Vous ici, madame!

Mme D'HARVILLE.

Je sors de chez mon homme d'affaires.

RODOLPHE

M. Férand! Et cette voiture de voyage?

Mme D'HARVILLE.

C'est la mienne!

RODOLPHE.

Vous partez?

Moe D'HARVILLE.

La santé de mon père...

RODOLPHE.

Mais, hier... vous ne m'avez rien dit... Ordinairement j'ai plus de part à votre confiance.

Mme D'HARVILLE.

Eh bien! je serai franche, masseigneur; ce matin vous m'avez écrit pour hand tidre votre entrevue avec la comtesse Sarah Anc-Grégor, mais vous ne m'avez pas tout dit, lisez.

RODOLPHE, lisant.

« Madame, le prince est sur le point de re-» trouyer une fille qu'il a cru perdue. Vous qui » l'empèchez de se souvenir qu'il est époux, l'em-» pècherez-vous aussi d'être père?... » Une lettre anonyme! làche infamie? Et vous voulez me quitter?

Mine D'HARVILLE.

Voulez-vous qu'un seul moment j'autorise de pareils écrits?

RODOLPHE.

Je vois maintenant d'où le coup part et le piége qui m'était tendu.

Mme D'HARVILLE.

Que voulez-vous dire?

RODOLPHE.

C'est encore l'esprit rusé et perfide de la comtesse Sarah.

Mose D'HARVILLE.

Monseigneur, n'étes-vous pas trop prompt à accuser? S'il y avait encore quelque espoir de retrouver cette enfant...

RODOLPHE.

Et croyez-yous donc que si je n'avais pas en

main des preuves matérielles, irrécusables de cette triste mort...

Mme D'HARVILLE.

Je ne douterai jamais, monseigneur, des hobles élans de votre âme, et c'est pour cela que je partirais...

RODOLPHE.

Comment?

Mme D'HARVILLE.

Si cette enfant vivait encore, vous auriez envers elle un grand devoir à remplir pour la légitimer... Une union...

RODOLPHE.

Avec la comtesse Sarah! Jamais!

Cette union serait indispensable.

Ne me dites pas cela!

Mme D'HARVILLE.

Je vous le dis, parce que personne plus que moi n'est jaloux de vous voir accomplir loyalement, vaillamment vos devoirs, ainsi que vous l'avez toujours fait...

RODOLPHE.

Noble femme! Mais pourquoi rêver un ment désiré, impossible, afin d'y cherch causes de tourment?

Mme D'HARVILLE.

Rassurez-mol contre moi-même.

ROBOLPHE.

Vous l'exigez? Je vous le promets; si jamais ma fille m'était renduc, tout ce qui devrait être fait pour elle serait fait... Vous ne partez plus.

Mme D'HARVILLE.

Je ne pars plus ; mais continuez les recherches qui yous aménent ici.

RODOLPHE.

J'obéis. (Voyant entrer Fieur de Marie et le Mattre-d'École.) D'ailleurs j'aperçois une chance d'exercer ici cet esprit d'aventureuse bienfaisance que yous aimez... yous me l'avez dit.

Mme D'HARVILLE.

Oui... parce que c'est à vous que je dois de connaître le charme de la générosité.

RODOLPHE.

Acceptez-vous mon bras?

Mme D'HARVILLE.

Oui... jusqu'à ma voiture. (Ils sortent par l'allée. Fleur de Marie reconnaît Rodolphe et le suit des yeux.)

| Locusesce | Coloca | Coloca

SCÈNE IX.

M^{mc} PIPELET, LE MAITRE-D'ÉCOLE, FLEUR DE 'MARIE.

Mme PIPELET.

Yous ponvez entrer chez M, Férand, mon

brave homme; oh! quand il s'agit de protéger d'honnêtes gens, je ne me fais pas prier...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Merci, madame Pipelct. (Brutalement à Fleur de Marie.) Attends-moi là, et ne bouge pas... Tu sais qu'on ne m'échappe pas, à moi...

(It entre chez Férand.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, FLEUR DE MARIE, Mmo PIPELET.

RODOLPHE, revenant.

Mon honnète enfant, je vous retrouve ici?
FLEUR DE MARIE, avec un petit cri de joie.
Vous revenez! monsieur.

Mme PIPELET.

. Tiens!... vous êtes en pays de connaissance, mon locataire?... tant mieux; j'aurais voulu vous faire société, mais il faut que je mette un peu d'ordre dans le magasin de mon mari. A votre aise. (Elle rentre.)

RODOLPHE, à Mme Pipelet.

C'est bien... Vous m'avez reconnu, Fleur de Marie?

FLEUR DE MARIE.

Il y a long-temps que je vous connais, moi.
RODOLPHE.

Yous vous trompez, je n'habite pas Paris.

ous n'y êtes jamais venu?

RODOLPHE.

Il y a quatre ou cinq ans, j'y ai passé quelques jours...

FLEUR DE MARIE.

Je le savais bien. Hier, sous votre blouse, je ne vous ai pas reconnu, mais aujourd'hui...

RODOLPHE.

Dites-moi, ma chère enfant... qui donc êtesyous?... et où m'avez-vous rencontré?

FLEUR DE MARIE.

Qui je suis ?... Une pauvre enfant ramassée dans la rue, à l'âge de trois ou quatre ans, par une femme qui aurait aussi bien fait de m'y laisser mourir.

RODOLPHE.

Mais cette semme avait encore bon cœur, puisqu'elle vous a recueillie.

FLEUR DE MARIE.

C'est ce que je me disais souvent, pour m'encourager à ne pas trop la détester, les jours où elle me battait plus fort qu'à l'ordinaire.

RODOLPHE.

Battre une ensant si jeune!... et pourquoi?

LES MYSTÈRES DE PARIS.

FLEUR DE MARIE.

Quand je ne rapportais pas dix sous d'aumô ne... Un soir... il faisait très froid, et j'étais restée bien long-temps serrée contre un arbre des Champs-Élysées, pour tâcher de me réchausser... Il était déjà tard et je n'avais reçu que trois sous... Ce soir-là, je n'avais pas de courage du tout, et je pleurais de la peur de ce qui m'attendait... je vois venir un monsieur, et tout en lui demandant un sou, je me mets à sangloter... Il me regarde... me regarde encore, comme si je lui avais fait beaucoup de peine, se détourne, et me donne cent sous... pendant deux jours, je n'ai pas été battue... ce monsieur, c'était yous.

RODOLPHE.

Moi, mon enfant?... Il y a cinq ans, oui... c'est possible.

FLEUR DE MARIE.

Oh! vous êtes passé plusieurs fois, je vous guettais, et je vous suivais jusqu'au bont pour vous voir... mais sans vous rien demander... La première fois, vous m'aviez tant donné!

RODOLPHE.

Pauvre petite! Et qu'êtes-vous devenue en grandissant.

FLEUR DE MARIE.

Au bout de quelques années, la Chouette s'est associée à un homme qu'on appelle le Maître-d'École, et qui joue de l'orgue; il m'a emmenée avec lui dans les rues, dans les cours des maisons, et m'a fait chanter.

RODOLPHE.

Avez-yous été plus heureuse?

FLEUR DE MARIE.

Ils ont souvent été deux pour me maltraiter nodolphe.

Quoi? toujours...

FLEUR DE MARIE.

Ah! j'ai eu des jours de repos quelquefois... Quand ils ont amassé de l'argent, sans doute, ils ne travaillent pas, et me laissent à la maison en me défendant de sortir.

RODOLPHE.

Mais scule, toujours scule!

FLEUR DE MARIE.

Non, plus scule maintenant.

RODOLPHE.

Quelqu'un que vous aimez?

FLEUR DE MARIE.

Il y a quatre jours, le Maitre-d'École et la Chouette étaient partis dès le matin; en nettoyant la chambre, j'ai trouvé dans un coin, par terre.. Mais je n'ose yous dire, c'est un enfantillage.

RODOLPHE.

Dites toujours.

FLEUR DE MARIE.

Un morceau d'ivoire avec un partrait de semme, d'une jeune semme, si belle, si richement mise que d'ahord je l'ai seulement admirée, et d'une figure si douce, que peu à peu je me suis familiarisée, et en causant, je lui ai demandé si elle voulait être mon amie... Son sourire... elle sourit en vous regardant, son sourire a dit oui, et depuis ce jour-là, quand je suis contente, je la mets devant moi pour qu'elle m'entende chanter; quand je pleure, je la regarde, et si je pleure trop fort, je l'embrasse.

RODOLPHE.

Charmante nature! si aimante et si peu aimée! Ce portrait qui vous a fait tant de bien, je l'aime déjà.

FLEUR DE MARIE.

Et si vous le connaissiez!

RODOLPHE.

Voyons-te?

FLEUR DE MARIE.

Promettez-moi de le trouver joli...

nodolphe.

Je vons le promets... (Regardant le portrait.) Duc vois-je! Ctémence! Clémence d'Harville!

FLEUR DE MARIE.

Vous la connaissez!

RODOLPHE.

Et ce portrait, vous l'avez trouvé?

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu, vous avez l'air fâché... Je vous l'ai dit, jeté dans un coin .. comme une chose inutile et dont on ne veut rien faire; j'ai peut-être mal fait de le prendre, mais il aurait été perdu.

RODOLPHE, réfléchissant, à part.

Ce portrait volé entre ses mains! Ah! il faut que j'éclaircisse! (Haut.) Mon enfant, où demeu-rez-vous?

FLEUR DE MARIE.

Dans la maison près de laquelle vous m'avez vue hier soir... Vous vous en allez?

RODOLPHE.

Fleur de Marie, tout ce que vous m'avez dit m'a ému, m'a rappelé des souvenirs... Ce qui sera en mon pouvoir pour changer votre sort, je le ferai...

FLEUR DE MARIE.

Et mon-portrait?

RODOLPHE.

Confiez-le-moi, et courage, mon enfant... a yez oi en votre bon ange.

FLEUR DE MARIE.

Est-ce que vous viendrez encore aux Champs-Úlysées?

RODOLPHE.

Vous n'aurez plus besoin d'alter m'attendre.
(fi sort précipitamment.)

FLECR DE MARIE, un moment seule.

Ah! je ne demande pas mieux que de croire à ces henreuses paroles; si le bon Dicu les a entendues et vent les réaliser, dés anjourd'hui il me retirera des mains à qui je suis livrée.

SCÈNE XI.

FLEUR DE MARIE, RIGOLETTE, puis GERMAIN.

RIGOLETTE, sortant de la maison et entrant vivement dans la cour.

Mon Dieu! quel événement!... (Appelant.) Monsieur Germain! (Elle aperçoit Fleur de Marie.) Tiens! c'est vous Fleur de Marie? (Elle va sous la fenêtre du bâtiment de Férand et appelle.) Monsieur Germain!... (A Fleur de Marie.) Cela va bien, depuis hier?

FLEUR DE MARIE.

Ah! mieux! je crois qu'il y aura bientôt pour moi d'heureux changemens.

RIGOLETTE.

Ah! quel bonheur? (Appelant.) Monsieur Germain!

FLEUR DE MARIE.

Mais qu'avez-vous?

RIGOLETTE, à Germain qui entre.

Enfin, vous voilà!

GERMAIN.

Qu'y a-t-il donc?

RIGOLETTE.

Vite, vite, montez chez les Morel.

GERMAIN.

Pourquoi faire?

RIGOLETTE.

Je n'en sais rien; mais il y a là un homme qui cric... à propos d'un diamant... M^{me} Morér est scule avec l'idiote, avec les enfaus... Elle ne sait auquel entendre... Allez, allez.

GERMAIN.

Mais pourquoi cet homme crie-t-il?

Il parle d'aller chercher le commissaire. Ne laissez pas cette pauvre femme seule, dans un pareil moment; yous allez tout sayoir... Montez! montez!

GERMAIN, s'en allant.

J'y vais, j'y vais, mademoiselle Rigolette, n'ayez pas peur!

୧୧୧୧୧୦୦୧୧୧୧୧୯୦୦୧<mark>୦୦୦୧୧୧୯୯୯୦</mark>

SCÈNE XII.

RIGOLETTE, FLEUR DE MARIE, Mme PI-PELET, dans sa loge, puis GERMAIN.

FLEUR DE MARIE.

Máis qui est-ce qui vous effraie donc comme cela, Rigolette?

RIGOLETTE.

Figurez-vous que j'ai entendu du bruit chez mes voisins; je suis entrée... Il y avait là un joaillier qui a l'air méchant et brutal et qui réclamait un diamant d'au moins 2,000 fr. qu'il avait apporté à M. Morel pour le tailler.

FLEUR DE MARIE.

Eh bien! ce diamant?

RIGOLETTE.

Madame Morel est montée dans la mansarde qui sert d'atelier à son mari, elle a cherché dans l'établi, il n'y était pas; elle est rediscendue, a ouvert la commode, les armoires... Rien! Alors, cet homme s'est fàché, a dit qu'il voulait son diamant, qu'il ne s'en irait pas sans l'avoir.

FLEUR DE MARIE.

Ah! la pauvre femme!

Mme PIPELET, soriant vivement de sa loge.

Qui est-ce qui descend les escaliers à ébranier la maison?

GERMAIN, accourant.

C'est moi, madame Pipelet.

Mme PIPELET, le suivant dans la cour.

C'est-il, bon Dieu! raisonnable?

RIGOLETTE, à Germain.

Eh bien?

GERMAIN.

Un diamant a été volé!

LES TROIS FEMMES.

Volé!

RIGOLETTE.

Par qui?

GERMAIN.

Par qui?... pent-être bien par l'homme que j'ai rencoutré hier soir... à minuit, et dont je vous ai parlé... madame Pipelet...

RIGOLETTE.

Quel homme?

Mme PIPELET

Cet homme à barbe rouge?

GERMAIN.

M. Morel n'a fini de tailler le diamant qu'hier soir.

FLEUR DE MARIE.

Ab! mon Dieu!

Mme PIPELET.

Un vol! dans notre maison!

RIGOLETTE.

Une idée! Savez-vous où il est allé ce matin, M. Morel?

Mme PIPELET.

Oui, il est allé chez le père Lefebyre; mais auparavant il devait faire une course.

RIGOLETTE.

Il est peut-être ailé porter le diamant!

FLEUR DE MARIE.

Cui, pendant que le jonillier était ici.

SCÉNE XIII.

LES MÈMES, PIPELET, MOREL, puis LE MAITRE-D'ECOLE.

PIPELET, s'essoyant le front.

Voilà M. Morel que je ramène.

RIGOLETTE.

Nous allons savoir. .

GERMAIN.

Ne l'effrayons pas d'abord.

MOREL.

Bonjour, mon voisin... bonjour ma voisine... vous voyez un homme bien content. Ma pauvre femme pourra se rétablir tout à fait à la campagne; je viens d'arrêter deux jolies petites chambres à Belleville. Qu'est-il donc arrivé, que M. Pipelet est venu me chercher chez le père Lefebyre?.. Il n'a pu m'expliquer...

RIGOLETTE.

Avant d'aller chez le père Lefebvre, vous avez fait une course, monsieur Morel?

MOREL.

Oui, j'ai été retirer trois cents francs de la Caisse d'épargne.

GERMAIN.

Est-ec que vous n'êtes pas allé aussi chez votre jouillier?

MOREL.

Non, pourquoi faire?

GERMAIN.

Pour lui porter le diamant que vous avez taillé bier

MOREL.

Ce diamant, je l'ai mis dans le tiroir de mon établi... En bien! pourquoi tout le monde gardet-il le silence?...

(Le Maitre-d'École sort de chez Férand en faisant sauter quelque monnaie dans sa main.)

GERMAIN.

C'est que le diamant n'y est plus.

MOREL.

Il n'y est plus! où done est-il?

GERMAIN.

Je ne sais comment your dire ...

MOREL.

Parlez... mais parlez done!

GERMAIN.

Eh bien!.. sachez done que ce diamant a été volé.
MOREL.

Volé! ce n'est pas possible! Un diamant de 3,000 fr. volé!... Mais, mon Dieu, je suis perdu!... ruiné!... Ce matin encore, la joie, le bonheur... et ce soir...la misère et les larmes... Oh! mes enfans!... ma fenime!... ma pauvre femme!

(Il tombe anéanti.)

Male PIPELET.

Oh! si je tenais le gueny qui a fait le coup!... LE MAITRE-D'É DOLE.

Fleur de Marie, vous entrez au service de M. Férand.

Troisième Tableau. — Cabinet de Jacques Férand.

Le théâtre représente le cabinet d'affaires de J. Férand. A droite, le bureau de Férand sur lequel est une lampe allumée. A gauche, le bureau de Germain. Au fond porte d'entrée. Deux portes latérales. Une fenêtre avec volets et rideau. Au fond et sous un tableau de ventes, une cachette dans la boiserie.

SCÈNE I.

GERMAIN, puis CLERMONT.

GERMAIN est assis à son bureau, il vient de cesser son travait pour réfléchir.

Pauvre Morel! je n'ai jamais vu douleur plus sombre et plus désespérée... Cette perte est affreuse pour lui!... Que de privations! que de misère! si ce joaillier est un homme intraitable, comme il nous le disait... Avoir été peut-être en présence de l'auteur de tous ses maux et ne pouvoir le retrouver!

CLERMONT, venant de l'intérieur.

Bonjour, monsieur Germain.

GERMAIN, se levant sans quitter son bureau. Enchanté de vous voir, monsieur Clermont. CLERMONT.

Notre excellent M. Férand me charge de vous prier d'inscrire sur votre livre de caisse la somme de cinquante francs qu'il vient de nous donner pour notre bureau de bienfaisance, et le dépôt de trente mille francs en or que je viens de lui faire en mon nous.

GERMAIN.

Le patron l'a accepté?

CLERMONT.

Ma foi! ce n'a pas été sans peine... cela l'embarrassait... c'était une responsabilité dont il ne se souciait pas. Enfin il a fallu le supplier de me rendre ce service au nom de l'amitié, lui apprendre que c'était la fortune d'une sœur absente que je ne pouvais pas déposer en des mains plus fidèles.

GERMAIN.

Vous savez, monsieur Clermont, comme le patron est strict et sévère en affaires...

CLERMONT.

Je le sais bien, et c'est ce qui explique la confiance illimitée dont il jout : et qui la mérite mieux que lui? Ne s'occupe-t-il pas plus des intérêts de ses cliens que des siens? témoin la modicité de sa fortune. Mais voici du monde... je vous laisse .. Au revoir, monsieur Germain.

(Germain le reconduit vers la porte, à l'extérieur, et se trouve près de la cointesse Sarah, qui entre introduite par Mine Pipelei.)

SCÈNE II.

SARAH, GERMAIN, Mme PIPELET, puis FÉRAND.

SARAH, à Mme Pipelet.

Veuillez dire à M. Férand que la comtesse Sarah Mac-Grégor désirerait lui parler. (Mme Pipelet entre à l'intérieur. Germain offre un siège et se met à son bureau. Sarah assise, à elle-même.) L'absence de mon frère se prolonge... il n'est pas rentré chez lui cette nuit... Maintenant que sa cupidité est doublement intéressée dans ses recherches, peut-être une fois sur la voie aura-t-il craint de la perdre... N'importe! j'arrive armée de ses révélations contre le faux honnête homme à qui je vais avoir affaire, et dont j'aurai bon marché.

Mme PIPELET.

Voici monsieur Férand, madame la comtesse. (Férand entre.)

SARAH.

Monsieur, l'entretien que je vais avoir avéc vous vous intéresse aussi bien que moi... veuillez donc faire fermer votre porte à tout le monde, excepté pour Son Altesse le grand duc de Gérolstein qui doit, tout à l'heure, se rendre ici.

FÉRAND, s'inclinant.

A vos désirs, madame la comtesse. Madame Pipelet, vous entendez: ne laissez entrer personne que Son Altesse, le grand-due de Gérolstein. Monsieur Germain, retirez-vous un instant.

Mme PIPELUT.

Une allesse! je vais meltre mon casaquin neuf. (Elle sort en se hâtant. Germain rassemble des papiers et entre dans le cabinet de Férand, que celui-ci lui indique. Lorsqu'ils sont sortis, Férand, sous les regards de Sarah qui l'examine avec attention, reste impassible; au bout de quelques instans seulement il dit:)

FÉRAND.

Prenez donc la peine de vous asseoir, mailame la comiesse. (Sarah, en l'observant tonjours, vient de s'asseoir lorsqu'on frappe à la porte.) Qui donc est là?

Mme PIPELET.

Pardon, monsieur Férand, mais un domesti-

que vient d'apporter cette lettre pour madame la comtesse.

SARAII.

De mon frère, sans doute, donnez... (M^{me} Pipelet, sur un signe de Férand, se retire avec force révérences.) Non, c'est du prince, il ne viendra pas... Cette femme encore l'emporte.. Oh! je me vengerai!

FÉRAND.

Nous ne serons plus interrompus, madame; et je vous écoute avec une religieuse attention.

SARAH.

Monsieur... (Avec une ironie amère.) on cite votre probité à toute épreuve, votre austérité; vous inspirez à tous enfin une confiance sans bornes. (Férand s'inctine avec humilité.) Je suis persuadée, monsieur, que votre réputation est méritée; je suis persuadée que toute cette vertu n'est pas un masque d'hypoerisie... Mais vous ne répondez pas, monsieur.

FÉRAND.

A quoi, madame la comtesse?

C'est juste, monsieur... J'aborderai done nettement les faits : Il y a environ quinze ans... une petite fille fut amenée à Paris et confiée aux soins d'une femme Varner, allemande d'origine... Ccci est clair et positif, je crois, monsieur? (Férand s'incline.) La suite ne le sera pas moins. (Férand s'incline de nouveau.) Une somme de deux cent mille francs avait été placée, en viager, sur la tête de cette enfant, alors âgée seulement de deux ans... Ceci continue d'être clair, je suppose? (Nonveau signe de Férand. Sarah continue avec une impatience croissante.) Enfin, monsicur, pour pouvoir un jour constater au besoin l'identité de l'enfant, une moitié de chaîne d'un travail ancien et précieux et une moitié de médaille avaient été remises à la femine Varner... Vous gardez le silence, monsieur.

FÉRAND.

Je ne perds pas un mol... On remit à la femme Varner une moitié de chaîne d'un travail ancien et précieux à laquelle pend une moitié de médaille.

SARAII.

Est-ce là tout ce que vous avez à dire? il me semble cependant qu'en présence de faits tellement circonstanciés .. toute négation est impossible. (Férand reste impassible.) Je vous demande, monsieur... si vous osez soutenir que ces faits ne sont pas complétement vrais?

FÉRAND

Madame la comtesse...

SARAH, avec une irritation croissante.

En deux mots, monsieur, l'enfant dont il s'agit avait cinq ans lorsqu'on annonça sa mort à sa mère, en lui envoyant un acte de décès... Vous entendez, monsieur?

FÉRAND.

Très bien, madame la comtesse... cela était parfaitement régulier.

SABAH.

Non, monsieur... cela n'était pas régulier, car l'acte de décès était faux... l'enfant n'était pas morte, on l'avait fait disparaître, la femme Varner, soit hasard, soit complicité, n'a pu être retrouvée. A-t-elle gardé, lui a-t-on dérobé le gage qui pourrait encore mettre sur les traces de l'enfant, c'est ce qu'on ignore? mais...

FÉRAND.

Oh! oh! mais, c'est alors une affaire très grave, madame la comtesse... on ne peut plus grave; je comprends votre émotion, si vous y étes intéressée. Il y a supposition de pièces... soustraction de personnes... ce sont de véritables crimes.

SARAH, éclatant.

Et ces crimes, vous les avez commis, monsieur, pour vous emparer de deux cent mille francs! Mais ces crimes ne resteront pas impunis, car moi je vous arrache votre masque hypocrite et je vous fais attacher au pilori... si vous ne me rendez pas ma fille... Entendez-vous, monsieur Féraud, l'honnête homme?... Et n'espérez pas m'échapper, j'ai l'aveu de votre complice, de sir Thomas Seyton.

FÉNAND qui a écouté cet emportement d'un air tout à fait surpris, à ces derniers mots fait un mouvement vers Sarah.

Pardon, madame la comtesse, voulez-vous bien répéter ce nom?

SARAH.

Vous le connaissez bien... sir Thomas Scylon. FÉRAND, quitte avec quelque vivacité son siège, ouvre un tiroir du burcau, prend une lettre, regarde la signature et dit avec un accent d'étonnement.

C'est bien cela.

SARAH.

Expliquez-vous, monsieur?

FÉRAND.

Ah! c'est affreux.

SARAII.

Mais, monsieur... quelle est cette lettre?

FÉRAND.

Non, non, madame... je ne puis... Ce serait trop pénible... Tout à l'heure j'écoutais avec stupeur vos accusations si étranges, je cherchais à m'expliquer l'errenr dont vous éticz victime, lorsque tout-à-coup je me souvins de cette lettre que j'ai reçue ce matin.

Ce matin!

SARAH.

FÉRAND.

Et que j'avais prise pour une sinistre plaisanterie... Mais ce que vous venez de me dire, madame, ne me prouve que trop la réalité... de... Madame... je vous en prie... pardonnez mon émolion.

SARAII.

Monsieur...quoi que contienne cette lettre... je yeux la lire à l'instant.

FÉRAND.

Non... ce serait trop inattendu... trop cruel...

Monsieur, cette lettre, vous dis-je!

FÉRAND.

Non; même pour repousser votre outrageante crreur, je n'aurais pas le courage...

SARAII.

Si je vous ai accusé injustement, je reconnaîtrai mes torts.

FÉRAND.

Vous l'exigez?

SARAH.

L'écriture de mon frère !...

FÉRAND, voulant reprendre la lettre. De votre frère!... Ah! je ne souffrirai pas que vous alliez plus loin.

SARAH.

Laissez! laissez! (Lisant.) « Monsieur, il y a » quinze ans, je déposai entre vos mains pendant » quelques jours une somme de deux cent mille » francs. Cette unique circonstance, qui est pour » moi une date fatale, m'a rappelé votre nom au » moment où j'avais besoin de me supposer un » complice: le rapt, le vol, le faux, j'ai tout re- » jeté sur vous, mais inutilement; aujourd'hui » tous mes projets sont renversés à jamais... et mis » en présence de la honte, j'aime mieux mourir... (Ette s'arrête un instant.)

FÉRAND.

Voilà ce que je voulais vous épargner.

SARAH, reprenant.

» Du moins ma dernière pensée est de réparer » une calomnie; qu'elle m'achète un peu de la » miséricorde dont j'ai besoin.» (Après un moment de silence.) Ma vengeance m'échappe.

FÉRAND.

Croyez, madame la comtesse, que je prends une part bien vive...

SARAII.

Il ne m'est plus permis de blâmer mon malheureux frère, et pourtant lui seul avait provoqué une scène...

FÉRAND.

Ne parlons pas de cela de grâce! (Voyant qu'elle fait un mouvement pour se retirer.) Tout ceci a dù vous agiter, ne vous retirez pas encore en ce moment... Faites-moi l'honneur de demeurer quelques instans chez moi.

SARAII.

Excusez-moi, j'ai besoin de me recueillir.

FÉRAND.

Permettez-moi du moins de vous conduire à votre voiture... Si je pouvais vous être utile en quoi que ce soit, disposez de moi, je vous en conjure.

SARAH.

Yous êtes trop bon.

FÉRAND.

En ce moment, ma vicille expérience vous offrira senlement un conseil : afin d'éviter une enquête, une publicité toujours pénible pour la considération d'une famille, il serait bon que vous cussicz la force de vous rendre chez un magistrat, et là, avec toute la réserve qui sera possible, vous feriez connaître... mon Dien je sais bien que c'est cruel...une partie de la vérité surles causes qui ont amené un si triste dénouement. De cette manière, vous éviterez un fâcheux retentissement et l'affaire s'éteindra tout doucement, étouffée.

SARAH.

Vous avez raison, monsieur, si cruelle que soit cette tâche, je l'accomplirai... encore une fois, monsieur, cette entrevue commencée par l'accusation et la violence, je la termine par des remerciemens et des excuses.

FÉRAND.

En un pareil moment, c'est trop de générosité de songer à moi. (It sonne et offre son bras à Sarab. — A Mme Pipelet qui paraît :) Éclairez!

Mme PIPELET, du fond à la cantonade.

Mademoiselle Fleur de Marie, voulez-vous éclairer madame la comtesse?

FÉRAND.

Dites a M. Germain qu'il peut reprendre son travail.

SCÈNE III.

Mme PIPELET, puis FLEUR DE MARIE.

Mme PIPELET.

Des comtesses, des altesses ici! il y aurait de quoi être fier pour la maison, si elle n'avait pas été déshonorée cette nuit par un vol... comme si ce n'était pas assez d'avoir eu un Cabrion, ne fallait-il pas encore un malfaiteur? (Fleur de Marie entre, portant de la lumière.) Vous voilà, ma petite. Eh bien! avouez que c'est avoir du bonheur, vous voilà tout de suite installée où que la portière vous protége, où vous avez votre meilleure amie, M'le Rigolette.

FLEUR DE MARIE.

Oh! merci, madame Pipelet; vous ne sauriez croire combien tout ce que j'entends et je vois ici me fait de bien. Mme PIPELET.

Le fait est que, pour une jeunesse comme vous, il ne pouvait pas y avoir une maison meilleure; vous serez ici quasi comme au couvent... Chut!.. v'là monsieur qui monte... il n'aime pas qu'on jase par ici... Venez voir votre chambre... Et moi qui oubliais... Monsieur Germain, vous pouvez revenir.

(Elle entre dans l'intérieur, Germain se place à sou bureau, Férand entre par le fond, en précédant Morel.)

SCÈNE IV.

FÉRAND, MOREL, GERMAIN.

FÉRAND.

Entrez donc, monsieur Morel, j'allais charger M. Pipelet de vous prier de descendre, lorsque je vous ai aperçu chez lui... Mais mon Dieu! qu'est-ce que j'ai appris? qu'est-ce qui est arrivé?

MOREL.

Hélas! tout ce qu'on vous a dit, monsieur, n'est que trop vrai. Hier soir je ne suis descendu qu'à onze heures de mon atclier, qui est dans la mansarde au dessus de notre logement, je venais de finir la taille d'un diamant, je l'ai mis dans le tiroir et j'ai simplement fermé la porte à clé; pouvais-je prèvoir?...

FÉRAND.

Certainement, à la rigueur, c'est une imprudence, mais une imprudence d'honnête homme : puis comment se défier?.. la maison est si sûre, si tranquille! Mais avez-vous bien cherché partout?

MOREL.

Oh! maintenant, monsieur, il n'y a plus à en douter, c'est un vol.

FÉRAND.

Mais ce doit être une perte considérable pour vous?

MOREL.

Le diamant est estime 3,000 francs.

FÉRAND.

Heureusement, sans doute, le joailler est un maître pour qui vous travaillez depuis longtemps et qui voudra partager cette perte avec vous?

MOREL.

Hélas! au contraire, monsieur, c'est un jeune homme établi depuis peu de temps et qui ne peut pas faire de sacrifices; il me connaît à peine, il a peut-être des doutes sur ma probité, et son exigence n'en est que p!us pressante.

FÉRAND.

Mais alors comment faire?

MOREL.

Depnis ee matin j'ai pris toutes les mesures par lesquelles j'espérais pouvoir l'apaiser; à l'argent que j'avais retiré de la Caisse d'épargne pour procurer un peu de bien-être à ma femme toujours languissante, j'ai joint le prix de nos meilleurs meubles que j'ai vendus; c'est tout ce que je pouvais pour le présent; pour l'avenir, j'ai quitté notre logement qui avait deux pièces, et nous allons tous monter dans mon atelier en mansarde; nous économiserons ainsi deux cents francs de loyer...

FÉRAND.

Oh! tenez, cette résignation me fait mal.

MOREL.

Et tout cela cependant ne suffit pas.

FÉRAND.

Comment?

MOREL.

En vendant tout ce que je possédais, je n'ai pu réunir au plus que six cents francs. Le joailler en exige au moins le double... et à mes prières, il a répondu par des menaces si dures, si effrayantes...

FÉRAND.

Et ce sont là toutes vos ressources?

MOREL.

Toutes absolument.

FÉRAND.

Cependant, lorsqu'il y a deux jours je suis monté chez vous pour vous parler d'une affaire qui malheureusement n'a pas réussi, il me semble que cette malheureuse femme... Comment la nommez-vous?... car il me répugne de la désigner par le nom qu'on lui donne ordinairement.

Ma belle-mère, Mme Varner, qui à la suite d'un cruel événement est devenue folle, et que nous avons prise avec nous après la mort de son mari.

FÉRAND.

Braves gens! Eh bien! il me semble avoir vu à son cou une chaîne avec une nioitié de médaille, je crois?

MOREL.

Oui, monsieur.

FÉRAND.

Pourquoi ne vendez-vous pas aussi cette chaîne, qui m'a paru d'un travail assez précieux?

MOREL.

Pour cette pauvre femme, c'est une relique; on ne pourrait la lui prendre que par ruse ou par force, et ce serait la tuer.

FÉRAND.

Mais c'est affreux, qu'on soit dans la même maison, à côté d'un si grand malheur, et puis qu'on aille porter ailleurs ce dont on peut disposer, Est-ce que tout à l'heure je n'ai pas donné cinquante francs au buteau de Lienfaisance... Ah! c'est terrible! Cinquante francs; ce ne sont pas cinquante francs qu'il vous faudrait, mais bien cinquents francs...

MOREL.

Ah! monsieur, ce serait un don du ciel. FÉRAND, à lui-même, haut.

Au fait, le ciel pourrait il m'en punir, les hommes pourraient-ils m'en blâmer? (A Morel.) J'ai là cinq cents francs qui ne sont pas à moi, j'en puis disposer pour quelques jours... Vous avez raison, quelques jours, ce n'est pas assez, mettons deux mois, trois mois... Faites-moi un billet à trois mois. Monsieur Germain, donnez un papier timbré.

MOREL, hésitant.

Mais.. dans trois mois...

FÉRAND, le faisant asseoir.

Vous ne pourrez pas les payer, ni moi non plus, mais j'aurai évité un malheur, secouru des maux qui ne peuvent attendre trois jours. Vous donnetez un à-compte, j'aurai bien quelque chose aussi... (Au moment où Morel va écrire.) Ne vous donnez pas la peine, failes moi une acceptation en blanc. (Morel signe, Férand pread le billet et le place dans un tiroir.) Alt! n'être pas riche! n'être pas riche! Voilà vos cinq cents francs.

MOREL.

Mon Dien! à peine si je puis me soutenir... Tant d'argent! tant de joie...

TÉRAND.

Allez, mon brave monsieur Merel, après l'orage un rayon de soleil, c'est la loi de la nature. MOREL.

Ce soir, ma famille entière va vous bénir...

(Il sort en courant.)

M'me PIPELET, rentrant de la chambre de Fleur de

Marie.

La voità installée, cette chère enfant. FÉRAND, regardant sa montre.

Déjà si tard! Monsieur Germain, vous pouvez vous retirer. Madame Pipelet, fermez bien tout au dehors. (Germain et Mme Pipelet sortent.)

SCÈNE V.

FERAND, settl.

(Il ferme toutes les portes, le volet de la fenêtre et le rideau.)

Me voilà seul! la journée est finie! Un masque d'austérité pesait sur ma face, un mantean d'hypocrisie cuchainait tous mes gestes. A bas le masque et le manteau! à cette heure, je puis être moi .. Je suis détaché du cadavre auquel je m'accouple tous les jours' Moi robuste, résola, cloué sur ce fauteuil! Mon énergie me dévore .. comment apaiser les bouillonnemens de mon sang? De l'or! de l'or! je veux de l'or, pour fouler aux pieds ce troupeau d'imbéciles que je trompe et que je méprise. Thomas Seyton meurt par moi, et sa sœur s'excuse et me remercie! Ce Morel, je venx qu'il soit en mon pouvoir; je veux qu'il me livre cette chaine, cette médaille, dernières traces d'une existence qui me gêne et que j'anéantis, je n'ai qu'à lui faire un prêt trompeur qui fixe l'échéance de sa liberté, et il m'appelle son bienfaiteur. Sots, sots, triples sots! Et ce Clermont, qui vent absolument mettre son or en dépôt entre mes mains. (Férand a ouvert un panneau secret pratiqué dans la boiserie, et y a pris une cassette.) Que d'or! que d'or! Que c'est beau l'or! que c'est bean! Les rayens du soleil sont pales auprès de cela... Puis, quel charme dans cette voix métallique qui dit: L'or est tout! For pent tout! For donne tout! (Il plonge ses doigts dans la cassette.) Oh! j'aime à manier l'or!.. Quand ie plonge mes mains dans ce bain d'or, il s'en dégage je ne sais quel fluide électrique qui eireule dans mes veines et m'embrase d'une cupidité nouvelle... Apportez, mes dupes, apportez encore! Apportez à mes vertus, apportez à mon hypocrisie, apportez jusqu'au jour où vous direz: rendez-moi... Vous rendre! Quelque ruse infernale, quelque crime audacienx yous répondra... Vous rendre! il faudrait done vous rendre mes joies passées, mes joies à venir... Fleur de Marie est si belle! toutes les fois qu'elle venait chanter dans cette cour, j'étais là, derrière cette fenêtre, charmé par sa voix, fasciné par son regard; puis, la nuit, je la voyais, je l'entendais encore... Quelquefois même, pendant le jour, au milieu de mes traines les plus compliquées, quand i'avais besoin de tout mon sang-froid, son sonvenir me dominait malgré moi et entraînait ma pensée; la violence de ma passion pour cette enfant m'épouvaate. Serrons mon or... et appelons Fleur de Marie. (Il va pour sonner.) C'est étrange, le cœur me bat... la main me tremble. (Il sonne.) Elle va venir! encore une fois ce soir le masque sur le visage et le miel dans les paroles...

SCÈNE VI.

FLEUR DE MARIE, FÉRAND.

FLEUR DE MARIE. Vous m'avez sonnée, monsieur? FÉRAND.

Oni, mon enfant... On vous a montré votre chambre?

FLEUR DE MARIE.

Qui, monsieur.

FÉRAND.

Approchez, mon enfant, est-ce que je vous fais peur?

FLEUR DE MARIE.

Oh! non, monsieur, n'avez-vous pas consenti à me prendre comme servante? ne m'avez-vous pas retirée de la triste existence que je ne pouvais plus supporter? Par mon zèle, je tâcherai de mériter voue intérêt.

FÉRAND.

Mon intérêt vous est déjà acquis, chère petite; mais il peut s'augmenter encore : pour cela il faut, non sculement me servir avec zéle, mais vous persuader que votre sort dépend de moi... Que je sois content, que vous me satisfassiez de tout point, et vous n'aurez rien à envier à personne.

FLEUR DE MARIE.

Sans doute, monsieur; je ne ferai que remplir mon devoir.

FÉRAND.

C'est ce que je voulais dire... Et puis concevez bien une chose, mon enfant... la servante qui na pas de famille dépend absolument de son maître. Je suppose que, mécontent pour une raison ou pour une antre, je ne vous garde pas, où irezvous, si je vons donne un mauvais certificat? Vous ne pourriez vous placer nulle part, et la misère, vous entendez bien, la misère blàmée et qui n'obtient pas de pitié...

TLEUR DE MARIE.

Ah! monsieur, ne croyez pas que je sois jamais assez compable. . Ce serait donc bien sans le vouloir, mon Dien!

FÉRAND.

Ce dont je voudrais bien vous persuader, mon enfant, c'est qu'en ancune circonstance, en aucune manière, il ne faudrait jamais me mécontenter, parce qu'étant aussi puissant que vous êtes faible, étant aussi connu que vous êtes ignorée, vous seriez perdue.

FLEUR DE MARIE.

Mon Dien! monsieur.

FÉRAND, d'un ton radouci.

Qu'avez-vous? on dirait que vous tremblez. En bien! ch bien! petite folle! j'ai da d'abord te dire des choses effrayantes; mais si tu es sage et obéissante... (Il veut l'attirer à lui.)

FLEUR DE MARIE, à mi-voix.

Ah! j'ai plus peur que tout à l'heure.

FÉRAND, avec passion.

Fleur de Marie! (On sonne à l'extérieur) Malédiction! (A Fleur de Marie.) Restez... n'ouvrez pas!

FLEUR DE MARIE

Mais, monsieur...

FÉRAND.

M'entendez-vous?

FLEUR DE MARIE.

Que va-t-on penser?

FÉRAND.

Que je suis rentré chez moi, que je repose, et que vous n'entendez pas. (On sonne plus fort.) C'est done l'enfer! (Nouveau carillon.) Allez ouviir. (Fleur de Marie sort.) Qui pent venir à cette heure? Que la foudre écrase l'importun!

SCÈNE VII.

FLEUR DE MARIE, Mme PIFELET, puis RODOLPHE.

Mme PIPELET, à Fleur de Marie.

Ah bien! excusez! si vous n'êtes pas plus vigilante...

FÉRAND.

Je croyais vous avoir dit tantôt que ma porte était fermée pour tout le monde.

Mme PIPELET.

Excepté pour Son Allesse, que vous m'avez dit.

Le prince!

Mine PIPELET.

Lui-même! Même que le Maitre-d'École, qui depuis ce matin n'a pas quitté le rogomiste, et qui fait le diable en bas, ne voulait pas laisser arrêter la voiture. Voilà l'Altesse. (Rodolphe entre.) Tiens! mon locataire de ce matin!

FLEER DE MARIE.

Un prince!

RODOLPHE, à Fleur de Marie.

Je vous avais promis de revenir.

FÉRANP, à part.

Comment! Il la connait!

RODOLPHE, à Féraud.

Pardon, monsieur, quoiqu'il seit de honne heure, je crains de vous avoir dérangé. Puis-je vous dire quelques mots? (Sur un signe de Férand, Fleur de Marie et Mme Pipelet s'éloignent.) Monsieur, deux affaires m'annément près de vous .. Je voudrais constituer une modeste pension à un brave homme qui m'a sauvé la vie... Je lui ai donné rendez-vous ici, et je vous prierai de régulariser ce petit contrat.

FÉRAND.

A vos ordres, monseigneur.

ROBOLPHE.

Le second motif qui m'amène est plus délicat : vous avez vu que je connaissais la jeune fille qui, l'on vient de me l'apprendre, est depuis quelques heures à vetre service. TÉRAND.

Oui, monseigneur.

RODOLPHE.

Diverses circonstances m'ont inspiré pour elle un intérêt qui ne doit pas être stérile; mais je n'ai su que toul à l'heure en quelles mains cette pauvie orpheline était tombée.

FÉRAND.

Je me félicite de l'avoir recueillie ici.

ROPOLPHE.

lei, on peut venir la réclamer, et vous seriez forcé peut-être de la laisser emmener.

FÉRAND, avec une auxiété secrète.

J'attends, monseigneur.

RODOLPHE.

Je veux la soustraire à toutes recherches.

FÉRAND.

Votre Altesse me permet-elle quelques questions?

Parlez, monsieur.

FÉRAND.

Votre Altesse se propose de l'emmener?

RODOLPHE.

Dès ce soir.

FÉRAND.

Et où Voire Attesse a-t-elle l'intention de l'emmener ?

HODOLPHE.

Chez moi.

FÉRAND.

Pardon, monseigneur, pour ma franchise; en venant me confier vos projets, vous n'avez pas eu l'intention de me rendre complice, même indirect, de quelque caprice princier?...

RODOLPHE.

Yous n'en pouvez douter.

FÉRAND.

Mais, monseigneur, les personnes qui, comme moi, ne pourront croire à tout le désintéressement de votre protection, jugeront comme juge le monde dont vous connaissez mieux que moi les rigoureux arrêts... Une chanteuse des rues chez un princel Cette pauvre enfant ne paiera-t-elle pas bien cher l'intérêt que vous lui portez ?

RODOLPHE.

Votre objection est d'un homme sage et prudent, je voudrais m'y rendre...

FÉRAND.

Et vous ne voudriez pas abandonnei votre protégée.

RODOLPHE.

A aucun priv... Si ces misérables n'avaient pas su qu'elle était ici, croyez bien que je n'aurais vu aucun inconvénient à l'y laisser.

FÉRAND.

Mais ne peut-on feur donner le change?

RODOLPHE.

Comment?

FÉRAND.

J'ai une maison de campagne à Saint-Mandé; je puis, pour quelques jours sculement au moins, y conduire Fleur de Marie, dès demain .. des ce soir.

RODOLPHE.

Je n'aurais pas osé vous en prier...

FÉRAND.

Alors, permettez-moi d'agir sans relard. (Il sonne, Mme Pipelet et Fleur de Marie entrent.)
RODOLPHE, à Fleur de Marie.

Mon enfant, il faut quitter cette maison dés ce soir.

FLEUR DE MARIE.

Moi, monseigneur!

FÉRAND, à Mme Pipelet.

Dites à votre mari d'aller me chercher un fiacre.

M'me PIPELET, sortant,

Ah bien! en voilà de drôles de choses!

FLEUR DE MARIE.

Monseigneur, où faut-il donc que j'aille?

A la campagne de monsieur Férand.

FLEUR DE MARIE.

Avec yous, monseigneur?

Non, seule avec monsieur.

FÉRAND, à Fleur de Marie.

Vous vous rappelez, mon enfant, les conseils que je vous donnais tout à l'heure... (Bruit violent en dehors.) Qu'y a-t-il donc là?

SCENE VIII.

LES MÈMES, M^{me} PIPELET, LE MAITRE-D'ÉCOLE, puis M. PIPELET et LE CHOU-RINEUR.

Mme PIPELET , rentrant effrayée.

C'est à faire frémir la nature! l'entendez-yous? l'entendez-yous?

FÉRAND.

Mais qui donc?

Mme PIPELET.

Il était là à tapager à la porte, quand il m'a entendu dire: Alfred, va chercher un fiacre pour emmener Fleur de Marie. — Emmener Fleur de Marie! qu'il s'est écrié.

RODOLPHE.

Mais de qui parlez-vons?

Mme PIPELET.

Parbleu, regardez... du Maitre-d'École. (Fleur de Marie pousse un cri et se réfugie vers Rodolphe.)

FERAND, au Mattre d'Ecote.

Que demandez-vous?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, ivre, mais sans balbutier; sa voix seulement est plus rauque; son corps ne chancelle pas, la surexcitation produit en lui une sorte de fièvre de colère.

Je ne demande rien, mais je ne veux pas, entendez-vons bien tous, je ne veux pas qu'on ôte Fleur de Marie d'ici.

FÉRAND, au Maître-d'École.

Mais vous me permettrez bien de me faire accompagner par elle?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, s'avançant sur lui. Elle ne sortira pas!

FÉRAND, avec un violent effort, à part.

Silence, ma colère!

RODOLPHE, au Maître-d'École.

Quoi! avec son maitre?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Si c'est comme cela, rendez-la-moi, je la veux. (Il s'avance vers Fleur de Marie, qui se refugie près de Rodolphe.)

FLEUR DE MARIE, à Rodolphe.

Sauvez-moi de lui!

BODOLPHE.

Refirez-vous, misérable!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous allons en voir des misères.

RODOLPHE', s'avançant.

Vous ne la toucherez pas.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne la toucherai pas !...

(Il s'élance vers Rodolphe, qui le repousse violemment et le fait tomber sur un genou.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, se relevant.

Ah! c'est comme ça! tu surprends ton monde.. Tu ne sais done pas que quand j'ai bu j'en vaux six?...

LE CHOURINEUR, entrant.

Et moi sept, quand je défends mes amis. (Il saisit le Maitre-d'École et l'étreint vigoureusement.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Chourineur, tu vas me laisser!

LE CHOURINEUR.

Monsieur Rodolphe, je sais bien qu'avec les coups de poing de la fin... vous en seriez venu à bout... mais ca vous aurait sali les mains.

RODOLPHE, au Chourineur.

Merci, mon ami. (A Férand.) Fuyez! emmenez-la. (A Fleur de Marie.) Soyez sans erainte.

FÉRAND, à part, emignant Fleur de Marie.

Allons, pour me la livi, r, ils se sont donné du mal.

FLEUR DE MARIE.

Merci,.. Je suis sauvée!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Chourineur, je me vengerai!

LE CHOURINEUR, au Maître-d'École.

Chante la Marseillaise si ca l'amuse; mais ne bouge pas.

ACTE TROISIÈME.

Quatrième Tableau.—Chambre de Rigolette.]

La chambre de Rigolette. Tout y respire l'ordre et la propreté. Cheminée avec des fleurs et un petit cartel. Alcève lit et croisées avec des rideaux. A la droite de l'alcève un cabinet. La cage des serins sur une table. Une porte à gauche fermant avec un verrou. A droite, porte du palier.

SCÈNE I.

RIGOLETTE, seule.

(Elle est assise à la lable et écrit sur un petit carnet recouveit en parchemin.)

Nous disons: Loyer du mois de mai, douze francs; une paire de socques, deux francs cinquante... deux pots de marguerites, six sous..... En voilà des dépenses de luxe!...

Mme PIPELET.

Peut-on entrer?

SCÈNE II.

RIGOLETTE, Mmc PIPELET.

RIGOLETTE.

Bonjour, madame Pipelet.

Mme PIPELET.

Bonjour, mademoiselle Rigolette, voilà votre petit pain.

RIGOLETTE.

Merci, madame Pipelet, vous étes bien bonne.

Mmc PIPELET.

Je montais pour mon ouvrage, et puis je ne suis pas fâchée de vous voir comme ça dés le matin, fraiche, proprette et gaie; ça me rappelle ce que j'étais avant d'être la Stasie à Alfred.

RIGOLETTE, achevant de ranger.

Il n'y a rien de nouveau, madame Pipelet?

Mme PIPELET, s'asseyant.

Mon Dicu, non! Depuis trois mois, ce pauvre M. Férand se sêche sur pied; il jaunit comme un citron, il a les yeux ronges comme un lapin blanc; on ne sait pas ce qui lui est arrivé, ce n'est vraiment plus le même homme. L'autre jour, le croiriez-vous, je suis entrée dans sa chambre sans me faire entendre, il était à genoux, il pleurait, parole d'homeur, il pleurait, et il disait: Reviens! reviens! reviens!

RIGOLETTE.

A qui disait-il de revenir?

Mme PIPELET.

Ahl c'est ce que je ne sais pas; mais, pour sur, ce n'est pas au Maitre-d'École, qui vient tous les deux ou trois jours lui faire une scène, lui reprocher d'avoir fait enlever Fleur de Marie.

RIGOLETTE.

Pauvre Fleur de Marie!... qu'est-elle devenue... où est-elle ?.. Voilà une aventure extraordinaire...

MIME PIPELET.

Oni... extraordinaire... c'est le mot... Je la vois encore le jour où M. Férand allait l'emmener à Saint-Mandé... Elle dit deux mots en pleurant à l'oreille du prince, et erac!... au lieu de monter dans le fiacre... la voilà partie avec le prince dans un bel équipage.

RIGOLETTE.

C'était bien plus gentil, il faut en convenir... Vous rappelez-vous la figure de votre M. Férand, hein?... (Riant.) Il avait un nez!...

Mme PIPELET.

C'est vrai qu'il n'était pas gai... mais ce qui est bien plus triste encore, ce sont ces pauvres Morel... Depuis le vol du diamant, ils n'ont été que de mal en pis. Eux, autrefois si heureux, si tranquilles, les voilà tous dans la mansarde... Le père Morel, après avoir tout ven lu et mis en gage, est tombé malade... maintenant le joaillier lui retient la moitié de sa paie pour achever de se rembourser du diamant... les pauvres gens manquent de tant, et les deux enfans, à peine vêtus, ne mangent pas à leur faim. Qu'est-ce qui frappe done à la poite?...

GERMAIN, au dehors.

C'est moi!

Mme PIPELET.

Eh! mais.... c'est M. Germain qui ne veut pas faire le tour, et qui demande à entrer par la porte condamnée... Faut-il ouvrir?...

RIGOLETTE.

Ouvrez... ouvrez...

SCENE III.

LES MÈMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Bonjour, mademoiselle Rigolette, je vons apporte les plumes que vous m'avez prié de vous tailler.

RICOLETTE.

Ca tombe bien... j'étais en Irain de faire mes compies... Voulez-vous finir d'écrire... ça fera honneur à mon livre, une si belle main! Je n'ai plus que deux articles à inscrire... deux sous de raisin et une voie d'eau... Additionnez mon mois.

Allons, je descends près d'Alfred; il y a plus d'une heure que je suis dans l'escalier, je suis sûre qu'il est inquiet de sa Stasic. Adieu... mamselle Rigolette...

RIGOLETTE.

Adieu... mam' Pipelet ... adieu...

SCÈNE IV.

RIGOLETTE, GERMAIN.

GERMAIN.

Enfin, nous voità sculs!

RIGOLETTE.

Eh'bien! qu'est-ce que ça fait que nous soyons seuls?

GERMAIN.

Ca fait que je puis vous parier.

RIGOLETTE.

Tiens! ce que vons me dites de gentil quand i! y a du monde, ça ne comp!e done pour rien?

GERMAIN.

Au contraire, c'est que je n'en dis pas assez.

Ah bien! alors, ça va être très agréable et je vais prendre mon ouvrage pour vous écouter.

GERMAIN.

Ah! je vous en prie, mademoiselle Rigolette, parlons sérieusement.

RIGOLETTE.

S(rieusement... décidément ça ne va pas être amusant. (Dévidant un écheveau de fit.) Prêtez-moi vos deux mains, je vais vous les rendre.

GERMAIN.

Mademoiselle Rigolette, je vous aime.
RIGOLETTE.

Et moi done!

GERMAIN.

Vous m'aimez?

RIGOLETTE.

Certainement: vous êtes bon, complaisant, doux... est-ce que je peux ne pas vous aimer?

Mais dites-moi, bien vrai, bien vrai; comment est-ce que yous m'aimez?

RIGOLETTE.

Bien vrai, bien vrai, je vous aime comme un excellent voisin.

GERMAIN.

Mais ce n'est pas cela, je voudrais être aimé comme amant.

RIGOLETTE.

Comme amant! Ah! bien par exemple, voilà une idée folle! comme amant! Est-ce que j'i le temps!

GERMAIN.

Qu'est-ce que le temps fait à cela?

Le temps! mais c'est tont pour moi... Ah bien! je n'aurais qu'à être jalouse, à me faire des peines de cœur! Eh bien! est-ce que je gagne assez d'argent pour pouvoir perdre deux ou trois jours à pteurer, à me désoler? et si on me trompait... du désespoir! C'est pour le conp que je serais terriblement arriérée...

GERMAIN.

Mais si je demande que vous m'aimiez, c'est pour devenir votre mari.

RIGOLETTE.

Mon mari! mais vous êtes pauvre comme moi. GERMAIN.

J'ai un vieil oncle qui me laissera au moins mille écus.

RIGOLETTE.

Mille écus! Oui, mais en attendant nous n'aurions rien. Voyez les Morel... voilà où ça mène. GERMAIN.

Mais vous avez beau travailler, si vous tombiez malade?

RIGOLETTE, riant.

Moi, malade! est-il drôle... Ah ça! pour qui voulez vous donc que je tombe malade? Je mange à ma faim, je bois à ma soif, je dors comme une marmotte, je chante comme une alouette, j'ai de l'ouvrage, dix-luit ans... le cœur libre, joyeux... Est-ce qu'on tombe malade avec ça.

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIPELET.

PIPELET.

Ah! mademoiselle Rigolette, une chaise! par pitié une chaise!

RIGOLETTE.

Ah! mon Dicu! monsieur Pipelet, comme vous êtes pâle?

PIPELET.

Mademoiselle, le monstre maintenant en veut au repos de mon ménage.

RIGOLETTE.

Cabrion, peut-être?

Savez vous ce qu'il fait maintenant? il veut faire croire à Anastasie que j'ai des allures... Tout à l'heure il est passé dans la rue avec une grosse blonde qui a eu l'impudence de m'envoyer des baisers à travers les carreaux de ma loge... et je ne la connais pas!... A cette-vue là, mon épouse m'a traité de suspect, de gros impur, et je vous le jure sur l'honneur... (Se frappant le front.) Ah! mon Dieu! c'est effrayant! Ah! le gueux!

GERMAIN, regardant autour de lui.

Qu'avez-vous donc?

PIPELET.

Ce monstre m'ahurit tellement qu'il me fait perdre la mémoire... J'apportais une lettre à mademoiselle Rigolette... Ah! scélérat de Cabrion!

RIGOLETTE.

Une lettre pour moi l Tiens, je n'en ai jamais recu...

GERMAIN.

Avec un beau cachet, de belles armes.

PIPELET.

Moi je voudrais en recevoir une... de lettre billet d'enterrement de Cabrion.

RIGOLETTE.

Ah! quel bonheur! des nouvelles de Fleur de Marie.

GERMAIN.

Où est-elle? que fait-elle?

RIGOLETTE.

Écontez: « Ma chère Rigolette, aujourd'hui » seulement on me permet de vous donner de » mes nouvelles, tant on a pris de précautions » pour empêcher certaines mauvaises gens de me » retrouver. Je snis bien heureuse, je vous le jure; » je ne regrettais qu'une chose, c'était de ne pouvoir vous éctire, à vous qui la première m'a » vez aimée, mais qui maintenant n'êtes plus » scule.

GERMAIN.

Voilà de bonne nouvelles à donner au Chou-

rineur, qui demain viendra toucher sa petite pen-

RIGOLETTE.

» Bientôt, je crois, je partirai pour bien loin, » bien loin, mais pas sans vous avoir revue. Quel-» qu'un avec qui vous avez causé une fois, et qui » a été ma providence, ira vous voir anjourd'hui » ou demain; je l'âime encore davantage depuis » qu'il m'a promis que ma gentifle Rigolette em-» brasserait encore une fois sa Fleur de Marie. »

GERMAIN.

Sa providence! sans doute le prince.

PIPELET, se frappant le front.

Ah! le bandit!

RIGOLETTE.

Eh! yous m'avez fait peur, monsieur Pipelet.

Il m'hébète tout à fait... J'oublie que j'ai là encore un papier timbré pour M. Morel.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce qu'il dit ce papier timbré? GERMAIN, prenant le papier.

C'est un commandement.

RIGOLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ça, un commandement?

S'ils ne paient pas dans la journée, dès demain on aura le droit de saisir tout ce qu'ils ont...

RIGOLETTE.

Et ils ont si peu...

GERMAIN.

Et de mettre ce pauvre Morel en prison.

RIGOLETTE.

Mais monsieur Férand qui lui a prêté, ne consentira pas.

GERMAIN.

Le billet n'est plus entre ses mains; il faudrait qu'il payât lui-même, et il dit qu'il n'en a pas le moyen.

RIGOLETTE.

Et ce méchant huissier continue les poursnites, malgré l'à-compte que vons lui avez donné?

GERMAIN.

Mon Dieu, oui !...

RIGOLETIE.

Oh! si j'avais encore des économics, je casserais toutes mes tirelires... (Germain va vivement prendre son chapeau.) Vous allez à votre bureau?

Il faut d'abord que je fasse une petite course à deux pas d'ici.

RIGOLETTE.

On'est-ce done?

GERMAIN.

Vous le saurez plus tard, et vous n'en serez pas fachée. Dans un instant je reviendrai et je frapperai à cette porte.

Montrent la porte du fonda)

RIGOLETTE.

Et je vous ouvrirai; moi, je vais monter avec monsieur Pipelet chez les Morel, je tâcherai de les remettre un peu. Au revoir, mon voisin.

GERMAIN.

A tout à l'heure.

PIPELET, à Germain.

Monsieur Germain, rendez-moi un service énorme... En descendant, regardez donc si Cabrion est encore dans la rue...

GERMAIN.

Oui, monsieur Pipelet, je vous le dirai.

RIGOLETTE.

Venez done, monsieur Pipelet.

PIPELET.

Voilà! (En s'en atlant.) Pourvu qu'il ne soit pas encore là avec sa grosse blonde.

(Its sortent tous trois.)

SCÈNE VI.

FÉRAND, seul.

(Quand tout le monde est sorti par la droite, on entend frapper à la porte de gauche.)

Personne! je n'ai pu rien saisir de leur entretien... Cette lettre que j'ai vue tout à l'heure en bas, cette lettre cachetée aux armes de la marquise d'Harville et adressée à Rigolette, où peut. elle être? Cette ou vrière ne connaît pas Mme d'Harville, mais le prince la connaît, et il y a irois mois qu'il a Fleur de Marie en son pouvoir; depuis ce temps, efforts, ruses, persévérance, fatigues, tout a été inutile; mais où la cache-t-il done? Ah! cette lettre! cette lettre ... (Cherchant.) Rien! rien! (Tombant assis.) Moi! moi! à mon âge, dominé de la sorte. S'il y a des furies, au lieu de remords, elles ont choisi pour moi cet éponvantable amour. (Avec rage.) Mais ôtez done de mon cœur cette main de fer qui l'écrase, ce feu qui le ronge!... Et ma tête, ma tête, qui ne sait plus penser, qui oublie la réalité, et rève... rève toujours ... (Se tevant.) Si on venait ... il faut chercher, vite... (Cri de joie.) Ah! la voilà!... la voilà!... C'est d'elle, elle a écrit cela! (11 rit.) Elle est chez Mme d'Harville ... Oh! cette fois, tu es à moi, bien à moi, cette fois! car je connais ta retraite l'audace et l'or feront le reste... Oui, l'or pour elle, je sacrifierai de mon or... de mon sang... rien ne me coûtera, rien... Je braverai tout... (Avec menace.) Le temps, l'absence, les obstacles, loin de calmer ma passion, l'ont exaspérée jusqu'à la frénésie.

ACTE III, TABLEAU IV, SCENE VII.

GERMAIN, frappant, en dehors.

Ma voisine, êtes-yous là?... Peut-on entrer?

Germain!... Qu'il ne me trouve pas ici. Remettons cette lettre.

(It va pour sortir par l'autre porte, il s'arrête brusquement.)

RIGOLETTE, du dehors.

Lili, dis à ton père que je vais remonter tout à l'heure.

FÉRAND.

J'entends la voix de Rigolette... Ah! dans ce cabinet. (Il se cache.)

SCÈNE VII.

RIGOLETTE, puis GERMAIN, FÉRAND.

RIGOLETTE, chantant.
« Je vais revoir ma Normandie. »

GERMAIN, dehors.

Ma voisine.∴ répondez-moi donc... puis-je entrer ?

RIGOLETTE.

Voilà! voilà! Tiens! j'avais donc remis le verrou. GERMAIN, entrant.

Vous ne m'entendiez pas?

RIGOLETTE.

Je rentre à l'instant... En bien! votre visite... puis-je en savoir l'objet, maintenant?

GERMAIN.

Bonne nouvelle! j'ai été chez un ami qui est riche, lui, et je l'ai prié de me prêter mille francs. RIGOLETTE.

Mille francs! et qu'aviez-vous besoin de cette somme?

GERMAIN.

Vous ne devinez pas?... Ce pauvre Morel... si on le met en prison...

RIGOLETTE.

Vous vouliez payer sa dette! Ah! monsieur Ger-

main... ça ne m'étonne pas, non, mais ça me fait de l'effet tout de même.

GERMAIN.

Mon ami part demain matin pour un voyage, mais il m'a promis de faire tont son possible pour me remettre cette somme ayant son départ.

RIGOLETTE.

J'ai envie de monter tout de suite chez les Morel pour leur dire...

GERMAIN.

Attendez, il m'a bien promis... mais je n'ai pas encore l'argent... Il ne faudrait pas leur donner une fausse joie...

RIGOLETTE.

Oh! mon Dien! c'est vrai, ce n'est pas sûr..
GERMAIN.

Soyez tranquille, j'irai encore le presser aujourd'hui.

RIGOLETTE.

Alions, c'est cela, bon espoir, descendez à votre bureau; moi, je cours porter de l'ouvrage rue St-Denis. Donnez-moi mon châle, mon voisin, et attachez-le sous mon col avec une épingle... Tenez, prenez garde de me piquer...

GERMAIN, soupirant.

Oh! mademoiselle Rigolette...

RIGOLETTE.

Eh bien! quoi?

GERMAIN.

Je n'aime pas à vous servir de femme de chambre.

RIGOLETTE.

Bien! plaignez-vous!... Allons, allons, partons, je n'ai encore rien fait... Je mets mon verrou... mon ouvrage... je n'oublie rien... votre bras jusqu'en bas... Vous êtes un brave garçon, mon voisin.

(Hs sortent.)

FÉNAND, sortant de cabinet et écrivant sur un carnet. Un mot à mon huissier, et demain, au point

du jour, Morel est arrêté... la chaîne est à moi, je tourne contre ce misérable Germain l'emprunt qu'il va faire, et il est jeté en prison comme voleur... dans une heure le Maître-d'École saura où est Fleur de Marie...

Cinquième Tableau. — Les Morel.

Le théâtre représente une mansarde. Au fond, les enfans et Mme. Varner. A droite, Madeleine Morel, dans un grand fauteuil. Vers la gauche, établi avec une meule. Quelques pierres précieuses brillent à côté. Du côté gauche une porte. Toute la scène est faiblement éclairée par une chandelle posée sur la table. Morel, épuisé par la fatigue et la veille, a laissé tomber sa tête sur la meule et s'est endormi.

SCÈNE I.

MOREL, MADELEINE, Mme VARNER, LES ENFANS.

(Mme Varner, dont tout l'extérieur trahit l'idiotisme, se lève lentement, parcourt la chambre et va à l'établi.)

MADELEINE , à mi-voix.

Ma mère, où allez-vous done? N'allez pas là... Ne touchez pas aux diamans. Vous savez ee qu'il nous en coûte.

(Mme Varner se chauffer à la chandelle; puis, en regardant avec avidité les pierres, elle se brûle la maie, et pousse un cri.)

MOREL, se réveillant.

Qu'avez-vous, la mère? Recouchez-vous, ne faites pas de bruit... Madeleine et les enfans dorment.

L'AINE DES ENFANS, levant la tête. Je ne peux pas dormir.

MADELEINE.

J'avais peur de l'éveiller, Morel, sans cela je l'aurais demandé à boire...

MOREL

Tont de suite! Félix, va donner à boire à ta mère. (A l'idiote.) Ah! ça, allons-nous fiuir. Nous allons nous fâcher, couchez-vous tout de suite! Au lit, au lit. (La vieille se couche en grommelant.)

FÉLIX vient à son père en criant :

Papa! papa!

MOREL.

Quelle vic! quelle vie!

MADELEINE, pleurant.

Est ce ma faute, si ma mère est idiote?

MOREL.

Est-ce la mienne? Qu'est-ce que je demande? de me tuer au travail pour vous... Je ne me plains pas... Tant que j'aurai de la force, j'irai; mais je ne peux pas non plus faire mon état et être gardien de fou, de malade et d'enfans.

MADELEINE.

Mon Dieu, que j'ai soif!

MOREL, à Félix.

Donne vite, Félix. (S'arrétant.) Mais ça va etre trop froid; ça te fera du mal. MADELEINE.

Tant mieux! Tout sera fini.

MOREL.

Madeleine, ne me parle pas comme ça, je ne le mérite pas... Tiens, je l'en prie, ne me fais pas de chagrin.

MADELEINE.

Mon Dieu! je ne veux pas t'en faire... mais quand je vois à quoi je te sers, à quoi servent nos enfans...

MOREL.

Nos enfans! ils servent à me donner du courage; sans eux, je ne me tuerais pas à travailler; sans eux, il y a long-tenps que le découragement... que le désespoir!...

MADELEINE.

Oui, mais ces enfans, ces enfans!

MOREL.

Tu vois donc bien qu'ils sont bons à quelque chose.

MADELEINE, qui à bu.

Mon frisson redouble, je n'ai plus la force de trembler.

MOREL, ôtant sa veste, et la mettant sur les genoux de sa femme.

Réchauffe-Loi.

MADELEINE.

Oh! tu es bon... J'ai eu tort tout à l'heure, il ne faut pas m'en vouloir... et quand je pense qu'avec un de ces diamans qui sont là...

MOREL.

Puisqu'ils ne sont pas à nous.

MADELEINE.

Mon Dieu! que nous sommes malheureux!

MOREL, assis sur le bras du fauteuil et lui tenant
une main dans les siennes.

Chacun a ses peines, les grands, comme les petits; car enfin sans ce diamant volé qu'il nous a fallu payer, nous ne serions pas dans la misère. Le travail et l'ordre ne nous avaient-ils pas donné l'aisance et le bonheur?

MADELEINE.

Oui, mais en attendant, le boulanger ne vent plus nous accorder de crédit... Comment vas-tu faire?

MOREL.

Je n'en sais rien.

MADELEINE.

Voilà le jour, éteins donc la chandelle qui brûle pour rien. (Morel éteint la chandelle.) Mais à quoi penses-tu donc? tu ne dis rien.

MOREL.

Je pense à ce billet pour lequel on nous poursuit.

MADELEINE.

Que M. Férand le paie.

MOREL.

Mais, ma fille, ce n'est pas à M. Férand à le payer, puisque c'est nous qui avons reçu l'argent.

MADELEINE.

Oh! les riches, les riches!

MOREL.

Mon Dieu! les riches ne sont pas plus mauvais que nous... seulement ils ne savent pas... ils ne peuvent pas croire qu'il y a des gens malheureux comme nons.

MADELEINE.

Oh! tu es meilleur que moi, toi, et peut-être plus juste! Mon pauvre homme, reprends ta veste, tâche de te reposer un peu, de dormir, tu onblieras....

MOREL, allant à son établi.

Dormir! oublier! non! non! je n'ai pas le temps, il faut que je travaille.

SCENE II.

LES MÈMES, BOURDIN, MALICORNE, puis RIGOLETTE.

BOURDIN, entrant.

Monsieur Morel?...

MOREL, étonné.

Deux hommes!

LES ENFANS, se levant et courant près de leur mère. Maman! nous ayons peur.

MADELEINE.

Mon ami, prends garde ...

MOREL, s'avançant.

Que voulez-yous, messieurs?

BOURDIN.

Jérôme Morel?

MOREL.

C'est moi.

BOURDIN.

Ouvrier lapidaire?

MOREL.

BOURDIN, regardant avec étonnement le dénûment de la mansarde.

Bien sûr?

C'est moi.

MOREL.

Encore une fois, c'est moi... Que voulez-vous? Expliquez-vous... sortez ou j'appelle la garde.

LES MYSTÈRES DE PARIS.

EOURDIN.

S'il y a quelqu'un qui puisse avoir besoin de la garde, c'est nous, vu qu'elle nous prêtera mainforte pour vous conduire en prison, si vous résistez.

MOREL.

En prison, moi?

BOURDIN.

Oui , à Clichy.

(Rigolette entre et reste stupéfaite et en silence.)

MOREL.

A Clichy!

BOURDIN.

A la prison pour dettes; nous sommes gardes du commerce.

MADELEINE.

Ah! mon Dieu! c'est le billet de M. Férand.

Voilà le jugement en régle.

(Abattement général.)

RIGOLETTE.

Ah! je m'en doutais... J'ai bien fait d'avertir M. Germain...

MADELEINE.

Morel, va trouver M. Férand.

BOURDIN.

Cela ne regarde pas M. Férand, c'est M. Petitjean qui fait poursuivre. Voyons, payez-vous? ElGOLETTE.

Eh! messieurs, vous voyez bien qu'il ne peut pas payer.

En ce cas, marchons!

MOREL.

J'irai en prison, si vous le voulez.

MADELEINE.

Morel! mon ami!

MOREL, avec angoisse.

Mais je ne pourrai pas travailler en prison... on ne me confiera pas de pierres... on croira que je suis un mauvais sujet ..

MADELEINE, lui tendant la main qu'il va prendre.
Ah! mon pauvre homme! mon pauvre homme!

RIGOLETTE, à part.

Et M. Germain qui ne vient pas l son ami sera parti sans lui laisser d'argent. (Allant à Bourdin.) Si je vous promettais huit francs, dix francs par mois? BOURDIN.

Pour payer cinq ceuts francs et les frais? non, non, de l'argent comptant.

RIGOLETTE.

Je vendrai ma commode de nover.

BOURDIN.

Allons donc! (A Morel) Une dernière fois, suivez-nous!

MOREL.

Eh bien! failes jusqu'au bout votre métier... arrachez mes enfans qui me retiennent, dénouez de mon cou les bras de ma femme, livrez-nous tous à l'abandon, à la misère, mais je ne peux pas m'en aller volontairement,

OURDIN.

Dame! mon brave homme, c'est vous qui l'aurez youlu. Il faut bien que nous fassions notre état.

nigolette, poussant un cri de joie.
M. Germain!

SCÈNE III.

LES Mêmes, GERMAIN, puis LE CHOURI-NEUR, LE COMMISSAIRE et FÉRAND.

BOURDIN et MALICORNE.

Qu'est-ce que c'est ?

GERMAIN.

Laissez cet homme.

BOURDIN, se retournant et voulant se mettre en défense.

Voulez-vous vous opposer à la loi?

Non, je veux vous payer. (Cri général.)

J'aime mieux ça, mais c'est drôle.

MOREL, venant à lui.

Monsieur Germain... mais vous ne me connaissez pas.

GERMAIN.

Faut-il donc être parens ou amis pour se secourir?

MOREL, à Madeleine.

Quand je te disais que ceux qui ont quelque chose sont bons quand ils le savent.

LE CHOURINEUR, entrant.

On m'a dit en bas qu'il y avait du bruit chez vous, monsieur Morel... Si vous avez besoin d'un coup de main, me voilà...

RIGOLETTE, montrant Germain.

On n'a plus besoin de rien. Il a payé.

LE CHOURINEUR, prenant la main de Germain.

Tonnerre! c'est bien, ça!

RIGOLETTE, à Bourdin et à Malicorne.

Messicurs, nous ne voulons pas vous retenir, nous, et quand vous aurez rendu son reste à ce brave garçon, vous serez libres...

ROURDIN, pendant que Malicorne écrit sur l'établi.
Voilà, mademoiselle.

(Il lui remet une pièce d'argent.)
RIGOLETTE.

Comment! on vous doit einq cents francs, et, sur mille francs, vous rend-z cent sous.

BOURDIN.

Cinq cents francs de rapital, oui, puis quatre cent quatre-vingt-quinze francs de frais.

LE CHOURINEUR.

Ch' les l'édours!... Oh les pousse-misère!... (Entrée du commissaire.) Tiens l monsieur le commissaire!... MOREL, au commissaire, et avec crainté. Monsieur... que demandez-vous?

LE COMMISSAIRE.

Je cherche M. Germain. RIGOLETTE.

Le vollà, monsieur le commissaire, le voilà, c'est lui qui vient de payer mille francs pour M. Morel.

BOURDIN.

C'est vrai, monsieur le commissalre.

(Férand paralt à la porte.)
LE COMMISSAIRE, à Germain.

Vous êtes commis chez M. Férand?

Qui, monsicur.

LE COMMISSAIRE.

Monsieur, sur une dénonciation portée contre vous, je suis force de vous arrêter.

Tous, excepté Férand.

Lui!

GERMAIN.

Mol, monsieur !... Il y a erreur.

LE COMMISSAIRE.

Vons êtes accusé d'avoir soustrait frauduleusement trois billets de mille francs dans la caisse qui vous est confiée.

GERMAIN.

Qui a dit cela ?

FÉRAND.

Moi, monsieur, qui ne sait pas transiger avec l'improbite.

GERMAIN.

C'est une infâme caloninie!

FÉRAND.

Monsieur, il y a quelques jours vous me demandiez de vous avancer einquante francs, vous ne possèdiez donc pas cette somme que vous venez de payer, et qui provient nécessairement de ce vol.

GERMAIN.

En estet, cette somme ne m'appartient pas.

LE COMMISSAIRE.

En ce cas, faites-en connaître l'origine.

GERMAIN.

Un aml vient de me la prêter ce malin.

LE COMMISSAIRE.

Nommez cet ami, monsieur, son témoignage peut être d'un grand poids.

GERMAIN.

C'est M. Henri d'Heibin, qui demeure place de l'Hôtel-de-Ville, 40.

LE COMMISSAIRE.

Eh bien! monsieur, allons chez Iui.

GERMAIN.

Malheurensement il vient de partir à l'instant.

Je n'al rien à dire; c'est à monsieur le commissaire à juger la valeur d'une telle justification.

RIGOLETTE.

Mais je sais, moi, que c'est vrai; M. Germain a été bier chez cet ami, et il est revenu me dire qu'il espérait avoir la somme aujourd'hui.

LE COMMISSAIRE.

En présence de l'accusation portée par un homme comme monsieur Férand, et des allégations vagues que vous y opposez, je regrette, monsieur, d'être obligé de templir un devoir rigoureux. (A Bourdin.) Monsieur, yeuillez me remettre...

MOREL, à Germain.

Quoi! pour moi vous avez fait cela?

LE CHOURINEUR.

C'est égal, vous êtes tout de même un fameux eœur!

GERMAIN.

Oh! monsieur le commissaire, je vous suivrai sans crainte; l'erreur de M. Férand, si c'est une erreur, sera reconnue. Soyez tranquille, mademoiselle Rigolette.

(Le commissaire fait signe à Germain de le suivre, au moment où Rigolette, qui les suit, se laisse aller à sa douleur.)

LE CHOURINEUR, s'approchant d'elle, dit à mi-voix. Ne pleurez pas, mamselle. En prison, il aura besoin d'un ami... on tâchera d'y pourvoir.

(It sort.)

BOURDIN, rendant l'argent.

Ah ça! je n'en sinirai donc pas! Allons, saisis tout ici, Malicorne.

FERAND, à l'huissier.

Attendez! (A Morel, qui est resté accablé.) Monsieur Morel, voyons, soyez raisonnable, vous voyez bien que tout le monde partage votre douleur; je viens offrir un à-compte, mais je ne peux pas tout faire, aidez-moi.

MOREL.

Monsieur, je n'ai rien.

FÉRAND.

Vous avez cette chaîne qui a de la valeur.

MOREL.

Je vous ai dit que ma mére...

FERAND.

Eh! mon Dieu! est-ce dans un pareil moment

que vous devez écouter les serupules d'une femme qui n'a plus sa tête? Voyons, profitez de son sommell.

MOREL.

Eh bien! vous l'emportez; la pensée de laisser ma famille seule et sans soutien me décide. (Godolphe entre et remet un billet à Bourdin, qui, apri s

avoir été payé, sort avec Malicorne.)

MOREL va à Mme Varner, s'apprête à détacher la chaîne, puis s'arrête et dit avec désespoir :

Ah! le courage me manque... Cette chaine, elle n'est pas à moi, elle n'est pas même à madame Varner.

FERAND, avec impatience.

Monsieur Morel!

MOREL.

Je vous dis que cette chaîne est un dépôt, qu'elle appartient aux parens d'une enfant.

RODOLPHE, qui a écouté ces derniers mots.

Oh! mon Dieu! que dit-il?

FÉRAND, enlevant la chaîne à M^{me} Varner. Je la tiens!

MOREL.

Elle appartient aux parens d'une jeune enfant enlevée à Mme Varner.

RODOLPHE, arrachant la chaîne des mains de Férand.

Ma fille!

TOUS.

Sa fille !

RODOLPHE.

Tont ce qui reste de ma fille! enlevée! perdue! honnête Morel.

MOREL.

Oh! pardonnez-nous!

MADELEINE, à Morel, lui montrant que les gardes du
commerce sont partis.

Et il vient de nous sauver!... Moi seigneur, mol et les enfans voudrions bien vous remercier.

(Rodolphe s'approche de Madeleine qui lui prend les mains, les enfans sont à ses pieds.

FÉRAND, à part.

Fleur de Marie, fille de la comtesse Sarah... Le prince est son père... et la chaîne m'échappe... Oh! que j'ai bien fait d'écrire au Maître-d École. Demain Fleur de Marie ne sera plus en leur pouvoir.

Sixième Tableau. — Le Pare de madame d'Escrille.

Le théâtre représente une partie du parc de Mme d'Harville. A gauche, mor de clôture, interrompu vers le quatrième plan par une grille. Auxtroisième et deuxième plans, un pavillon avec porte sur la scène. Au fond, pièce d'eau garnie d'une balustrade. A droite, arbres, charmilles. A quelque distance, à droite, est censée la ferme.

SCÈNE I.

Mme D'HARVILLE, assise, FLEUR DE MA-RIE, finissant d'arranger un houquet qu'elle lui apporte.

FLEUR DE MARIE.

Regardez-done, madame, le beau bouquet.

M'me D'HARVILLE.

Il est charmant.

FLEUR DE MARIE.

Daignez l'accepter, je vous prie?

Mme D'HARVILLE.

Avec plaisir, ma chère enfant... Eh bien!... vous vous trouvez donc heureuse ici?...

FLEUR DE MARIE.

Ah!... si vous saviez quelle est ma joie, lorsque chaque matin, je m'éveille dans la jolie chambre que j'habite... moi qui vivais naguère dans le plus triste séjour.

Mme D'HARVILLE.

Allons, allons, il faut chasser de voire esprit ces douloureux souvenirs... ne plus songer à ce temps-là?

FLEUR DE MARIE.

N'y plus songer? madame... N'est-ce pas de ce temps-là que date ma profonde reconnaissance pour vous et monseigneur? Toute méprisée, tout abandonnée que j'étais, n'a-t-il pas daigné me dire de consolantes paroles? Anssi, je prie Dieu, chaque jour, de vous combler de ses dons... Car, hélas! le pauvre ne peut que prier pour ses bienfaiteurs.

Mule D'HARVILLE.

Eh bien! soyez satisfaite, mon enfant, vos vœux sont comblés... je puis vous en faire maintenant la confidence, la signature de mon contrat de mariage avec le prince est fixée à demain soir, et, aussitôt après, nous partirons pour l'Allemagne.

FLEUR DE MARIE.

Il serait vrai... Oh! merci, mon Dicu... vous m'avez entendue!

Mme D'HARVILLE.

Et vous ne regretterez pas la France?

FLEUR DE MARIE.

Excepté Rigolette, à qui vous m'avez permis

d'éctire hier, que pourrai-je regretter auprés de vous, auprès de monseigneur pour qui j'éprouve une reconnaissance presque religieuse.

M'me D'HARVILLE.

Oh! vous avez raison... il n'y a pas une âme plus grande, plus helle que la sienne... Pourquoi faut-il que son cœur ait été si cruellement blessé...

FLEUR DE MARIE.

Lui... si bon, il aurait des chagrins?...

De bien amers; ce matin même il m'apprend qu'une circonstance fatale vient de réveiller dans son cœur les plus douloureux regrets, au sujet d'une fille qu'il idolàtrait, et qu'il a perdue tonte enfant... C'est pour cela que je vais le rejoindre à Paris.

FLEUR DE MARIE.

Vous ne resterez pas long-temps?

Mme b'HARVILLE.

Non, mon enfant; dans l'après-midi nous serons de retour. Mue Dubreuil, en présidant à la pêche de l'étang, aux apprèts du mariage du fermier Bastien, qui a lieu demain, restera près de vous; s'il y a, pendant mon absence, fiquelque aumône à faire... yous savez que vous avez tout pouvoir...

FLEUR DE MARIE.

Merci, merci, madame... consoler les douleurs que j'ai senties, c'est un double bonheur... Allons, puisqu'il le faut, partez pour quelques heures, votre présence aimée calmera le chagrin de mon bienfaiteur... Il avait une fille!... Oh! comme elle l'aurait aimé... adoré... car enfin, elle aurait entendu dire partout que son père secourait le pauvre, relevait le faible, donnait à l'abandonné force et courage, et quoique née princesse, et prés da trône, elle cat été encore plus fière du cœnr de son père que de sa naissance souveraine.

Mme D'HARVILLE.

Marie! Marie! ces paroles, cet enthousiasme, sont notre plus douce, notre plus chère récompense.

SCÈNE II.

LES MÈMES, Mme DUBREUIL.

mme DUBREUIL.

La voiture de madame la marquise vient d'arriver à la ferme.

Mme D'HARVILLE.

Adieu . chère enfant...

FLEUR DE MARIE.

Permettez-moi de vous reconduire. (Elles sortent; le Maitre-d'Ecole ouvre la porte du petit pavillon et les regarde s'éloigner.)

SCÈNE III.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Très bien, me voilà parfaitement au courant... Grace à ce pavillon de concierge, dont je suis parvenu à ouvrir la porte donnant à l'extérieur, j'ai pu trouver un observatoire commode : si nons savons bien mener notre barque, notre fortune est faite... On se dispute Fleur de Marie.. D'un côté Barbe-Ronge, de l'autre cette comtesse qui, pour quelque intrigne d'héritage sans doute, a besoin d'une jeune fille sans parens, sans origine connue... Lequel des deux satisferons-nous, M. Férand ou Mme la comtesse Mac-Grégor?... Ne nous en inquiétons pas... Il faut, avant tout, se hâter d'agir... Depuis hier, rien encore! (Regardant à la grille.) C'est singulier, dans l'avenue... ce gros gaillard avec ce petit jeune homme... on dirait qu'il m'appelle...Il me fait des signes... C'est François.

SCÈNE IV.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, FRANCOIS, SARAH, déguisée en homme.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tol ici?

FRANÇOIS.

La Chouette m'a dit d'amener...

(It indique la comtesse.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Madame la comtesse sous ce déguisement! madame la comtesse est impatiente... (A François.) Vois si l'on ne peut nous interrompre.

SARAH.

Qu'avez-vous fait?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je n'ai pu prendre encore que des renseigne-

SARAH.

Vous aviez promis qu'hier soir...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Les circonstances ne m'ont pas servi.

SARAII.

Et cette nuit?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Cette nuit... rien... J'ai en beau rôder autour du château... peine inutile.. entièrement impossible. Evidemment on est sur ses gardes. Dés que la jeune fille met le pied hors du pare, des domestiques la snivent.

SARAH.

S'il le faut, je doublerai la récompense promisc.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais que voulez-vous faire de la jeune fille ?...

SARAH.

Oh! ne craignez rien pour elle .. si mes espérances se réalisent, le sort le plus brillant lui est assuré... Elle est destinée à remplacer une jeung fille dont on pleure la mort depuis dix ans.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ah! je comprends... it s'agit de dire aux parens : Yous croyez votre fille morte, elle ne l'était pas...

SARAII, à part.

Si mon plan réussit, le prince croira retrouver sa fille... notre mariage légitimera sa naissance et mes rêves d'ambition seront satisfaits. (Haut.) Yous affirmerez tous les détails que je vous communiquerai sur l'enfant, afin de rendre la fable plus complète.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Soyez tranquille.

SARAII.

Demain à dix heures du soir soyez chez moi. LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A dix heures j'y serai.

SARAH.

Vous entrerez par la porte du jardin qu'on laissera ouverte...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Bien!...

SARAH.

Je vous attendrai seule... nous conviendrons de tout .. mais il me faut cette jeune fille.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mon intérêt vous répond de mon zèle

SARAII.

Dussiez-vous rester ici une semaine, an mois!...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce serait inutile, on doit partir dans la nuit de demain et emmener la jeune fille.

SARAH.

Eh bien! jusqu'à demain... Cet homme ne peutil pas nous seconder?

FRANÇOIS.

C'est que je ne sais pas si nous pourrons rester ici jusqu'à demain.

SABAH.

Comment!

FRANÇOIS, avec des signes d'intelligence.

Là, dans le village, au coin du tourne-bride, je viens de reconnaître la laitière, tu sais... Eh bien, elle est en deuil... de son mari.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Diable !...

FRANCOIS.

Tu vois qu'il re faut pas faire de vieux os ici., LE MAITRE-D'ÉCOLE,

Ah! la laitière est en deuil?... Pardon, madame, mais on peut faire d'un obstacle un moyen... Vous n'avez aucune raison pour ne pas paraître devanteette femme?

SARAH.

Sans doute.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Daignez prendre la peine d'alter jusqu'au tourne-bride dire à la laitière que vous venez du château où l'on a appris avec intérêt la mort de son mari, les pertes qu'elle a éprouvées et qu'on est disposé à la secourir... Engagez-la à venir ce matin ici.

SARAH.

Mais à quoi bon?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est ce que je n'ai pas maintenant le temps de vous expliquer... François va vous indiquer la maison de la laitière, moi je ne puis m'éloigner... (It les reconduit jusqu'à la grille, Fleur de Marie rentre par la droite.)

SCÈNE V.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, FLEUR DE MARIE, puis FRANÇOIS.

FLEUR DE MARIE.

J'aurai laissé ici ma boile à ouvrage où j'ai mis l'argent que m'a donné M^{me} d'Harville pour les pauvres.

(Elle va vers le hane, le Maltre-d'École rentre en scène.)

LE MAITHE-D'ÉCOLE.

Vous serez la dispensatrice du bien que nous pourrons foire, a dit Mon d'Harville à Fleur do Marie... Cette petite phrase n'a l'air de rien, eh bien! elle sussit.

FLEUR DE MARIE, l'apercevant.

Oh! qu'ai-je vn!.. Mon Dien! mon Dien! qui me sauvera? Cet homme, que vient-il faire ici? (Effe se blottit derrière le massif.)

LE MAITRE D'ÉCOLE.

J'ai basé là-dessus la réussite de mon projet... Il est vrai que j'avais là sous la main cette enragée laitière. (Voyant entrer François.) Déjà... qui te ramène?

FRANÇOIS.

La peur...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comment?

FRANÇOIS.

Je n'ai pu parler devant la comtesse. Ca va mal; Benoît et Barbillon sont arrêtés, et la Chouette m'a chargé d'une lettre pour toi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Une lettre! (It la prend et lit.) « On a des soup-» cons... Hier, on est venu faire des perquisi-» tions; à ce moment-là, Barbe-Rouge est entré; » il voulait savoir si tu avais réussi... Arrêté, » interrogé, il a été obligé de se faire connaître... » Juge quelle a été ma surprise, lorsque j'ai re-» connu en lui... M. Férand, de la rue du Tem-» ple. » S'interrompant.) Jacques Férand! lui! lui en mon pouvoir! Je puis donc le dominer à mon tour. (Continuant de lire.) « Comme il n'y » avait rien contre lui, ou l'a relàché aussitôt. » Jacques Férand, te voilà mon esclaye!

FRANÇOIS.

Eh bien! que dis-tu?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je dis qu'aussitôt que nous serons maîtres de la petite, nous la conduirons chez la Martial, à l'île des Rayageurs, et nous irons tous deux ce seir à Paris, voir les affaires de plus près.

FRANÇOIS.

Tu es donc sûr de réussir?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est ce que tu vas voir... On vient... filons... (Il entre avec François dans le pavillon, dont il ferme la porte. Fleur de Marie sort du massif. La musique indique des pas plus voisins.)

FLEUR DE MARIE.

A peine si je puis me soutenir! Ce n'est pas le hasard qui amène ces hommes ici... J'ai tout entendu... Ils machinent quelque complot contre moi... contre la marquise... contre mon bienfaiteur... A vant ce soir ils sauront le péril qui les menace... Du monde!... Ah! je veux être scule... je veux pouvoir pleurer...

SCÈNE VI.

FLEUR DE MARIE, Mme DUBREUIL, LA LAITIÈRE, PIERRE, DOMESTIQUES du château, Pègneurs, Paysans, Paysannes.

mme DUBREUIL, à divers paysans.

Allons! apprêtez les filets, c'est vous qui les lancerez, tout le monde les tirera... Le: femmes apprêteront les paniers. (A la laitière, qui est en deuil.) N'ayez pas peur, venez, mademoiselle est bien bonne. (Au moment où Fleur de Marie va sortir, Mme Dubreuil l'arrête.) Mademoiselle, voilà une pauvre veuve que Mme la marquise m'a dit de vous recommander.

FLEUR DE MARIE, tendant, sans regarder, la bourse que lui a donnée Mme d'Harville.

Tenez, ma brave femme.

LA LAITIÈRE.

Ah! mademoiselle, moi et mes enfans, allez, nous méritons bien votre pitié; après trois mois de maladie qui nous ont ruinés, mon mari vient de mourir des suites des blessures qu'il a reçues dans la Cité.

FLEUR DE MARIE.

Ou'entends-je... c'est vous?

LA LAITIÈRE.

Vous aviez entendu parler!

FLEUR DE MARIE.

Oni, oui, je dirai tout à Mme d'Harville, soyez sure que ses bienfaits...

LA LAITIÈRE.

Mme Dubreuil avait raison de dire que vons étiez bien bonne. (Elle lui prend la main pour la baiser, Fleur de Marie se retourne, la laitière la reconnaît et pousse un cri.) Ali!

Mme DUBREUIL.

Qu'y a-t-il?

LA LAITIÈRE.

C'est elle! (La prenant par la main.) Mais regardez-moi donc en face!

Mme DUBREUIL, l'arrêtant.

Malheureuse, que faites-vous?

LA LAITIÈRE, criant.

Mes amis, c'est une de la bande qui a causé la mort de mon mari.

(Tout le monde se rapproche avec unnulte et curiosité en disant : — Qu'est-ce qu'il y a? Que ditelle?)

Mme DUBREUIL.

Vous êteş folle! le chagrin vous égare, ma digne femnie, vous vous trompez... Mais dites-leur donc que vous vous trompez.

LA LAITIÈRE.

Je me trompe! Tenez! regardez, comme la voilà déjà pâle; les dents lui claquent, la misérable!

MMe DUBREUIL.

Insolente! sortez d'ici! Oser ainsi manquer à mademoiselle!

LA LAITIÈRE.

Mademoiselle! C'est vous qui êtes folle!... Mademoiselle!.. une chantense des rues que j'ai vuo trainer dans la Cité. (Murmures des paysans)

Mme DUBREUIL, exaspérée.

Chassez cette femme d'ici! (Tout le monde reste immobile). Mais vous ne m'avez donc pas entenduc? je vous ordonne de chasser cette femme.

(Murmures divers.)

PIERRE.

Si elle la reconnalt... Elle est dans son droit.. on a fait mourir son mari.

LA LAITIÈRE.

Vous voulez chasser une pauvre veuve ruinée par des gredins... Mais demandez-lui donc si elle ne me connaît pas 9

Mme DUBREUIL.

Mais l'entendez-vous, mademoiselle?...

LA LAITIÈRE

T'appelles-lu, oui ou non, la Goualeuse?

FLEUR DE MARIE, à voix basse et au milieu du
plus grand silence.

Oni.

(Mormures des paysans.—Cris: Elle l'avoue! elle l'avoue!)

Mme DUBREUIL.

Mais quoi? qu'avoue-t-elle?...

LA LAITIÈRE.

Laissez-la répondre! elle avouera encore qu'elle vivait au milieu de ces bandits, qu'elle les connait tous.

FLEUR DE MARIE, à voix basse.

Je puis les connaître, sans jamais...

Mme DUBREUIL, s'éloignant.

Ah! la malheureuse!

(A l'aveu de Marie, les groupes se sont portés en avant, l'entourent et la font peu à peu reculer par leurs menaces.)

PIERRE.

Il fallait l'appeler mademoiselle! Elle frayait avec les maîtres, l'effrontée!

FLEUR DE MARIE, avec effroi.

Mon Dieu! quel mal vous ai-je fait, messieurs?

PIERRE.

Oui, son mari est mort... Tu connais ceux qui l'ont frappé!

(Figur de Marie a reculé ainsi jusqu'à la balustrade de l'étang; le Maître-d'École a entr'ouvert la porte du pavillon, et regarde ce qui se passe.)

LA LAITIÈRE.

Il y a une justice au ciel. (Avançant sur Fteur de Marie.) Tu ne vois donc pas ma robe noire, malheureuse! (Avançant toujours.) Les braves gens ont leur tour aussi!... Ah! tu crayais qu'on ne te reconnoltrait pas:

FLEUR DE MADIE, reculant.

Madame! madame! vous voulez done me faire tomber dans l'eau?

LES PAYSANS.

C'est ca! c'est ca! à l'eau!

(Mme Dubreuil pousse un eri d'effroi.)
me Dubreuil, se pié ipitant entre eux et Fleur

de Marie.

Malheureux! qu'allez-vous faire?

LES PAYSANS.

A l'eau! à l'eau!

FLEUR DE MARUE

Grace! grace!

Mme DUBREUIL.

Arrêtez! Si elle est compable est-ce à vous à faire justice? Enfermez-la jusqu'au retour des maîtres.

QUELQUES VOIX.

Oni, oui, c'est juste... ça vaut mienx.

FLEUR DE MARIE, baisant la main de Mme Dubreuit.

Ah! vous me sauvez.

OUELOUES VOIX.

Oui, oui... en prison!

(Fleur de Marie, effrayée par les imprécations, recule près du pavillon; le Maître-d'École la saisit par le bras, sans être vu, l'attire à lui et ferme la porte. Les paysans resient dans une attitude menaçante. M'me Dubreuil prend la clè de la porte.)

Mme DUBREIUL.

Maintenant, je vous déclare que je n'ouvrirai cette porte qu'à Mme la marquise.

(On entend un cri de Fleur de Marie dans le pavillon.)

ACTE QUATRIÈME.

Septième Tablean. — La Prison.

Le théaire représente un chaussoir de prison. Au fond, porte donnant sur une cour. A droite, un guichet par lequel on va au gresse; vers le deuxième plan, un poète autour duquel sont groupés des prisonniers assis sur des bancs ou debout; ils écoutent Piquevinaigre qui est assis plus haut qu'eux, sur un gros billot de bois. Le Maltre-d'École est à la porte du sond et regarde au debors. Barbillon éconte à la porte qui conduit au gresse. Denoit est vers le milieu du théatre avec d'autres prisonniers.

SCÈNE I.

BENOIT, LE MAITRE-D'ÉCOLE, BARBIL-LON, PIQUEVINAIGRE, puis FRAN-ÇOIS, LE PÈRE ROUSSEL, GERMAIN, PRISONNIERS.

(Tandis que Piquevinaigre parle, por Pouverture d'une dalle soulevée au milieu du théaire, une main dépose de petits sacs remplis de terre, que les prisonniers, chéissant à Benoit, se partagent; les uns mettent de la terre dans teurs poches, les autres en versent dans teur casquette.)

PIOUEVINAIGHE.

Pour lors la fée dit à l'enchanteur...

BENOIT.

1.in bien! après? Finis donc ton conte, Piquevinaigre.

PIQUEVINAIGRE.

Midi va sonner.

BENCII.

Qui est-ce qui te dit qu'il est midi?

PIQUEVINAIGRE.

Mon estomac.

BENOIT.

Il avance de plus d'un quart-d'heure.
Plouevinaigne.

Je reprends ...

BENOIT, aux prisonniers.

Faites donc muraille autour de lui; vous savez bien qu'on ne peut pas être sur d'un poltron comme Piquevinaigre.

FRANÇOIS, levant un instant la tête au dessus du trou.

Il n'y a plus que quelques pelletées de terre à ôter. (Il rentre daus le trou.)

PIQUEVINAIGRE.

Pour lors, la fée dit à l'enchanteur: Tu protéges le vieux seigneur bossu, je protége le jeune troubadour qui est gueux comme un rat d'église... Mais c'est égal, il épousera la princesse et tous ses trésors.

BENOIT, à mi-voix.

Il n'y a rien, Maître-d'École?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Non, le gardien se promène dans la cour.

BENOIT, à Barbillon, qui écoute au guichet de gauche.

Et toi, à ton guichet.

BARBILLON.

Le nouveau venu d'hier est toujours à l'instruction.

BENOIT.

Veille bien, car ce Germain, avec son air sier et son désespoir, il ne me va pas du tout. (Se tournant vers le groupe du poêle.) Eh bien! tu bâilles, Piquevinaigre?

PIQUEVINAIGRE.

C'est vrai, je ne suis plus en train de conter... C'est l'appétit qui m'ôte la parole; mais une autre fois je vous dirai Gringalet et Coupe-en-Deux. Ah! ca, voyez-vous, c'est une histoire à faire descendre les oiseaux des branches pour vous écouter.

BARBILLON, se rapprochant, à mi-voix. Le Germain, le Germain!

(Benoît pousse un cri: François saute hors du trou et veut jendre la main à un autre prisonnier qui y est encore et qui déjà lève le bras, mais au hruit des verroux de la porte de gauche, Benoît met le pied sur la dalle qui retombe; les groupes, qui ont caché à Piquevinaigre ce qui se passait, se dispersent. Germain entre par la gauche et va s'asseoir tristement dans un coin; les prisonniers s'éloignent de lui, excepté Piquevinaigre. Le Maître-d'École revient du fond.)

FRANÇOIS, bas à Benoît.

Comment l'autre va-t-il sortir de là, maintenant que le nouveau est ici?

BENOIT, bas.

Dame! il faudra qu'il attende le signal. (Au Maitre-d'Ecole.) Es-tu sur de lui encore?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Comme de moi-même; il a eu de la peine à se décider à voler, le Chourineur, mais il s'y est bien mis à ce qu'il paraît; il a même brisé un volet, et quoiqu'il ne soit ici que depuis ce matin, vous avez vu qu'il n'a pas bésité à travailler avec nous.

BENOIT, à François.

Tout est-il prêt?

FRANÇOIS.

Il n'y a plus qu'un plancher à soulever, et on est dans une maison voisine; le camarade ne fait plus qu'élargir le passage.

PIQUEVINAIGRE, bas à Germain.

N'ayez pas l'air tri-te comme cela... ils vous regardent d'un mauvais œil; il fant prendre son parti... ne pouvant être ni couragenx, ni fort, je suis bavard. (Cris à mi-voix.) Le gardien! le gardien!

LE PÈRE ROUSSEL, entrant.

Eh bien! est-on sage par ici?

BENOIT.

Comme des anges, comme des petits anges.

LE PÈRE ROUSSEL.

A midi vous allez passer au préau; à cause des réparations qu'on fait au bâtiment, cette salle va servir de parloir.

(Le gardien reste au fond avec quelques détenus.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Alors, c'est ici que je vais recevoir mon homme d'affaires.

BENOIT.

Toi, un homme d'affaires!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Te rappelles-tu un particulier qui avait une barbe rouge et qu'on voyait quelquefois dans la Cité?... Il va venir ici prendre mes ordres, mais sans barbe rouge et déguisé en honnète homme. GERMAIN, à part.

Quel soupçon!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Hier, quand, avec François, nous avons été arrètés en arrivant dans la Cité, je lui ai écrit; il va venir. Tout ce que je voudrai, il le voudra, et si les amis ont besoin de quelque chose, il faudra bien qu'il obéisse.

LE PÈRE ROUSSEL.

Au préau! au préau! il y a là des visiteurs.

UNE VOIX, en dehors du guichet de droite.

Duresnil, dit le Maitre-d'École?

GERMAIN, à part.

Je vais savoir si je me suis trompė.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, voyant entrer Férand.

Quand je vous disais... le voilà.

GERMAIN, s'arrêtant près de Férand, pendant que les autres prisonniers sortent.

Monsieur Férand, je ne suis plus inquiet sur le sort des Morel.

FÉRAND.

Comment?

GERMAIN.

Vous vous chargerez de leur avenir...

FÉRAND.

Pourquoi cela?

GERMAIN.

Parce que c'est vous qui avez volé le diamant... parce que vous êtes reconnu... enfin!...

FÉRAND.

Monsieur, je ne comprends pas les énigmes. Cela ne m'empéchera pas d'aller tout à l'heure :ccommander votre affaire au greffe. Si vous aver quelque chose à dire, vous pourrez parler quend il vous plaira.

GERMAIN.

Sovez tranquille, je parlerai.

FÉRAND, bas, au Maltre-d'École.

Regardez bien ce jeune homme...

LE PÈRE ROUSSEL.

Au préau! au préau!

(Germain sort avec le gardien.)

SCÈNE IL

FÉRAND, LE MAITRE-D'ÉCOLE.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, qui a regardé sortir Germair • Je le connais... Que lui voulez-vous ?

FÉRAND.

Tout à l'heure... Mais comment êtes-vous ici? Je vous croyais au château de Mme d'Harville...

LE MAITRE-D'ÉCOLE,

J'y suis allé... j'ai réussi...

FÉRAND.

Vous avez retrouvé Fleur de Marie?

Vos indications étaient excellentes.

FÉRAND.

Elle est entre vos mains?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce n'a pas été sans peine ...

FÉRAND.

Yous me la ramenez?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Un instant! il y a compte à faire.

FÉRANU.

Voyons!

obéissance!...

(Its s'asseyent.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Après avoir conduit Fleur de Marie en lieu de sureté, et après avoir semé quelques uns de ses vétemens sur le bord de la Seine, pour faire croire à sa mort volontaire, j'ai en la malheureuse idée de revenir à Paris. En arrivant dans la Cité, j'ai été arrêté, conduit ici; mais, instruit par la Chouette de votre double personnage, j'ai pensé que nous étions assez unis par le crime pour compter sur votre secours, et je vous ai cerit.

FÉRAND, voyant une casquette contenant de la terre, et oubliée sur le banc par un prisonnier, à part.

De la terre!... C'est étrange.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, avec une sombre amertume. Savez-vous que c'est une grande déconverte qu'a faite là la Chouette. Ah! vous êtes l'homme à double face... Ah! c'est vous le complice de vousmême! confident à barbe rouge de l'homme d'affaires à lunettes vertes! Comme vous comptiez l'un sur l'autre! quelle discrétion! quelle

FÉRAND, qui a suivi des traces, à part.

Encore de la terre! (La datic se soutève un peu, et l'on aperçoit un haut de tête qui écoute. Férand ne perd rien de ce jeu de scine. Apercevant la dalle soutevée. (Hant.) Assez! vous pouvez me perdre, mais vous êtes un homme de sens, nous pourrons nous entendre...

LE MAITHE-D'ÉCOLE.

Soit ! mais jo clois your dire franchement que

je suis disposé à abuser de l'avantage que j'ai sur vous.

FERAND, allant du côté de la dalle, qu'il frappe de sa canne.

Votre ironie est amère... Parlons sérieusement. Quel prix mettez-vous à votre silence? (Frappant la datte de sa canne. — A part.) Ce doit être là...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Si vous n'éticz qu'un scélérat sans consistance, vous en seriez quitte pour une douzaine de mille francs... mais l'austérité que vous avez affichée, mais la haute probité de votre caractère, mais la confiance illimitée à laquelle vous avez fait croire, augmentent nécessairement mes prétentions. Je ne vous demanderai cependant que dix mille francs par mensonge.

FÉRAND.

Trente mille francs?

LE MAITRE-D'ÉCOLE. Et plus tard nous nous reverrons.

FÉRAND, introduisant le bout de sa canne sous la dalle.

Nous nous reverrons.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, lui saisissant le bras. Grand Dieu!

FÉRAND.

Plait-il?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Rien.

FÉRAND.

Si fait. Il me semble qu'il y là un courant d'air.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ah bien! on pense bien à cela ici.

FERAND, soulevant la dalle.

On a tort, il n'y a rien de dangereux comme

les courans d'air... Je vais prévenir le gardien.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, l'arrétant vivement.

Grâce l depuis trois mois on travaille à ce souterrain.

FÉRAND, impérieusement. Où est Fleur de Marie?

(La dalle se soulève et on voit la tête d'un homme qui écoute.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A l'île des Ravageurs; et la Martial doit m'attendre avec elle, ce soir, au pont d'Asuières, à sept heures.

FÉRAND.

A la bonne heure!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais comment avez-vous pu savoir que cette dalle?...

FÉRAND.

Ce jenne homme que je vous ai fait remarquer au moment où il sortuit... (A port.) Germain, ma vengennée ne se fera pas long-temps attendre. LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce scrait lui? le misérable!... nous devions fuir dans deux heures.

FÉRAND.

Rien n'est désespéré : pour échapper aux soupçons, c'est moi qu'il a chargé de vous dénoncer... Cela vous donne au moins une heure.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Une heure! nous avons encore le temps de punir un traître.

FÉRAND.

Et maintenant, à ce soir, sept heures, au pont d'Asnières.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais si l'évasion ne réussit pas?

FÉRAND.

C'est que vous aurez laissé vivre Germain.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Mais vous qui connaissez ..

FÉRAND.

Est-ce que je n'ai pas tout avantage à savoir mon complice hors des mains de la justice?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vous m'avez menacé cependant...

FÉRAND.

Pour vous effrayer... It fallait réfléchir avant de me répondre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est juste! Allons, il est plus habile que moi et je m'étais eru son maître! Courbe-toi devant lui, misérable, et marche où il t'entraîne.

FÉRAND, à Roussel, qui est entré sur les derniers

Voulez-vous me faire entrer pour aller au gresse, s'il vous plait?

ROUSSEL.

Voilà, monsieur. (Après avoir ouvert à Férand, parlant au dehors dans la cour.) On peut rentrer.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Pensons à ce Germain... et trouvons le moyen de punir sa trahison.

SCÈNE III.

Tous les Prisonniers, y compris GERMAIN, rentrent en tumulte.

PIQUEVINAIGRE, à voix basse à Germain. Eh bien! vous venez de recevoir une lettre... De bonnes nouvelles sans doute?...

GERMAIN.

Oui... demain, grâce à une noble protection, j'espère être libre...

PIQUEVINAIGRE.

D'ici là... tenez-vous sur vos gardes. LE MAITRE-D'ÉCOLE, vivement à Piquevinaigre.

Qu'est-ce que tu lui dis?

PIQUEVINAIGRE.

Moi ?... rien... Je repasse l'histoire de Gringalet et de Coupe-en-Deux.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A la bonne heure. (Prenant à part Benoît et François.) Écoulez, vous autres... il y a un traitre parmi nous!

FRANÇOIS.

Un traitre?...

BENOIT.

Nomme-le un peu que j'en fasse justice... Voyons, parle... où est-il? LE MAITRE-D'ÉCOLE, montrant Germain qui est à

Là !...

(Ici Picquevinaigre écoute avec précaution.)

BENOIT.

Le Germain! Comment sais-tu?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

J'ai des preuves... c'est un mangeur!

Attends donc... tu m'y fais penser... Tout à l'heure le gardien lui disait que d'un moment à l'autre il serait appelé chez le directeur...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il ne faut pas qu'il y aille.

BENOIT, d'un air résolu.

Il n'ıra pas l... Je me charge de lui...
PIQUEVINAIGRE, effrayé, à part.

Il est perdu!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je te comprends... Mais quand?

Quand le gardien s'en ira.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ce sera le moment de filer.

BENOIT.

Pendant que les premiers descendrent, le Germain aura affaire à moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, montrant la dalle.

L'autre est tonjours lá qui attend; et le gardien, s'en ira-t-il?

BENOIT.

Comme à l'ordinaire, pour manger la soupe, quand il nous verra bien occupés à écouter Piquevinaigre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoît.

Les amis sont-ils en fonds?

BENOIT, bas.

Comme toi et moi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, bas.

En ce cas, si l'évasion réussit, il faut prendre rendez-vous ce soir au pont d'Asnières.

BENOIT, bas.

Pourquoi?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Parce que l'homme de lantôt y sera; il a de quoi, et on pourra le forcer à s'exécuter.

PIQUEVINAIGRE, entendant sonner une demie.

Il n'y a plus qu'une demi-heure. (A part.) Si je pouvais le sauver en faisant rester le gardien pour m'entendre...

LE MAITRE-D'ÉCOLE, bas à Benofi.

Dis done, le temps passe et j'ai des fourmis dans es jambes.

BENOIT, haul.

Allons, voyons, Piquevinaigre, ton histoire de Coupe-en-Deux.

LE PERE ROUSSEL.

C'est ça, je ne serais pas fàché de vous voir bien sages pour m'en aller dire deux mots à mon potage.

PIQUEVINAIGRE, à part.

Tirons de longueur. (Hant.) Ça va, messieurs, mais il y a une condition... J'ai des douceurs à me procurer... Je demande que l'honorable société me fasse un capital de vingt sous... Vingt sous, messieurs, pour entendre le fameux Piquevinaigre!

BENOIT.

Allons, on te fera vingt sous quand tu auras fini!

PIQUEVINAIGRE.

Après! non pas, non pas... avant.

BENOIT.

Ahça! dis donc, est-ce que tu nous crois capables...

PIQUEVINAIGRE.

Moi... allons donc!

BENOIT.

Je risque deux sous. (Avec intention.) Est-ce qu'on se montrera chiche pour un pareil plaisir?

PIQUEVINAIGRE, faisant sa collecte.

Nenf, dix, onze, douze, treize, c'est un mauvais compte, et encore il y a un monaco... Allons, messieurs les richards, les capitalistes et autres bauquezingues, encore un petit effort... Il ne faut plus que sept sons! sept malhenreux sons! Ah! messieurs, vous feriez croire qu'on vous a mis injustement ici ou que vous avez eu la main bien malheureuse.

GERMAIN.

En voilà dix!

PIQUEVINAIGRE, à part, et prenant les dix sous. C'est un vrai chien à Brisquet; il se met dedans lui-même... J'aurais gagné dix minutes avec ma quête.

BENOIT, bas, an Maltre-d'École.

Il va aller dans son coin comme à l'ordinaire... Sans faire semblant de rien, je vais me mettre près de lui.

PIQUEVINAIGHE, prenant Germain par la main.

Messieurs, le banquezingue est un hon enfant,
j'espère... Une place d'honneur auprès du conteur.

Prenant Germain par la main. — Bas.) Penez garde
a vous, il y va de la vie.

BENOIT, bas.

Bien , j'aurai moins loin à aller. (Haut.) Ah ça! commence donc, Pi jucvinaigre.

PIQUEVINAIGRE, à part.

Allons, il faut parler assez bien pour retenir le père Roussel. (Haul.) Cric!

TOUS.

Crae!

PIQUEVINAIGRE.

Sabot!

TOES.

Cuillère à pol!

PIQUE-VINAIGRE.

Je commence: Il y avait dans la Pelite-Pologne.... (Au père Roussel qui fait un pas en arrière.) C'était votre aucien quartier, je crois, gardien?

LE PÈRE ROUSSEL.

Non, je demeurais rue du Chat-qui-Pêche. PloUE-VINAIGRE.

Une rue où il y a un ruisseau au milieu, bjen jolie rue, ma foi!

BENOIT, s'impatientant.

Ah ça! vas-tu parler, enfin?

PIQUEVINAIGRE.

Il y avait donc, dans la Petite-Pologne, un homme si méchant, qu'on l'appelait Coupe-en-Deux; il avait le teint couleur de revers de bottes, les cheveux rouges, les yeux verts et la langue noire. A ces agrémens-là, Coupe-en-Deux joignait le métier d'avoir je ne sais combien de tortues, de singes, de cochons d'Inde et de renards, qui correspondaient à un nombre égal de petits Savoyards ou d'enfans abandonnés. (Le gardien fait un pas pour se retirer.) Père Roussel? vous voulez voir Gringalet? je vais vous servir Gringalet.

LE PERE ROUSSEL.

Voyons Gringalet, puis je me sauve un moment.
PIQUEVINAIGRE.

Gringalet, l'un de ces enfans, et le plus chétif, était battu par Coupe-en-Deux, par les singes et tous les petits montreurs de bêtes.

LE PÈRE ROUSSEL.

Panyre moutard!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoît.

Le gardien ne s'en va pas...

BENOIT, has, avec colure.

Tonnerre de lambin! finiras-tu?

PIQUEVINAIGRE.

Gringalet était trop faible et trop poltron pour se revenger... il pleurait, et sa seule consolation était d'empêcher les grosses bêtes de manger les petites.

LE PÈRE ROUSSEL.

Ah! cette idée.

PIQUEVINAIGRE.

Ah! v'là que ça vous intéresse père Roussel... Vous entendez bien qu'il ne se mélait pas des affaires des renards et des singes, mais quand il voyait une araignée embusquée dans sa toile, pour y prendre une pauvre folle de mouche qui volait au soleil du bon Dieu, Gringalet abattait la toile, délivrait la mouche et écrasait l'araignée.

BENOIT.

Tu n'es pas en train, Piquevinaigre.

Plouevinaigre.

Je ne suis pas en train! Gardien, je vous en fais juge... écontez un rêve qu'eut une nuit Gringalet.

LE PÈRE ROUSSEL.

Eh bien! voyons, conte vite,

BENOIT, avec rage.

Je le lui conseille.

PIQUEVINAIGRE.

Gringalet rêva qu'il était une de ces mouches comme il en avait tant sauvées, et qu'à son tour il tombait dans une grande et forte toile où il se débattait, se débattait... Puis il voyait venir à lui une espèce de monstre qui avait la figure de Coupe-en-Deux sur un corps d'araignée... l'araignée s'approche, le touche... il sent les grandes pattes froides et velues du monstre le saisir, l'enlacer pour le dévorer, il se croit mort... Mais voilà que tout à coup il voit un joli moncheron d'or, qui avait une espèce de dard fin et brillant comme une aignille de diamant, voltiger autour de l'araignée d'un air furieux.

LE PERE ROUSSEL, s'asseyant.

Ma foi , ça m'amuse.

PIQUEVINAIGRE, à part.

Il est sauvé!

BENOIT, bas.

J'ai des envies de les exterminer tous les trois,

UNE VOIX, en dehors.

Père Roussel! à la soupe. Il n'y a plus que cinq minutes.

LE PERE ROUSSEL, se levant.

A demain la suite.

(Piquevinaigre, voyant le mouvement qui se fait parmi les prisonuiers, lâche en vain de retenir le père Roussel: quand il est sorti, il se rapproche un moment de Germain.)

PIQUEVINAIGRE, s'enfuyant au fond.

Garde à vous, monsieur Germain!

BENOIT, se jetant sur Germain.

Il a raison, car voilà ton araignée.

(Le prisonnier qui était dans le trou a levé la dalle et s'est élancé sur la scène ; il saute à la gorge de Benoît.)

LE CHOURINEUR.

Et voilà son moucheron d'or.

BENOIT, se débattant et làchant Germain.

A qui en a-1-il, ce brigand-là?

LE CHOURINEUR, protégeant Germain.

A lous ceux qui voudront tuer en traitres un pauvre mouton du bon Dieu.

(Aussitét que le trou a été libre, le Maître-d'École s'y est précipité en criant : — Sauve qui peut l'et a été suivi de plusieurs autres.)

BENOIT et QUELQUES PRISONNIERS.

A mort tous deux!... à mort!...

PIQUEVINAIGRE, rentrant.

La garde! la garde!

BENOIT, écartant des prisonniers et se précipitant dans le trou, au Chourineur.

Nous nous reverrons, je suis trop pressé cette fois-ei.

LE CHOURINEUR.

A ton aise! bonhomme.

(Il met le pied sur la dalle, quelques soldats sont entrés en courant et se sont rangés au fond.)

UN SERGENT, aux soldats,

Feu, sur le premier qui bouge!

(Tout le monde reste immobile.)

Mustième Tableau. — Le Pont d'Asnières.

Le théâtre est traversé par le pont d'Asnières. A travers les arches en aperçoit les îles. A gauche un peu de berge. Vers les premiers plans, à droite, grand bateau amarré.

SCENE I.

(Au lever du rideau, le Maitre-d'Ecole entre avec précaution par la berge, et va vers la première arche du pont.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, Mme DUBREUIL, PAYSANS, VIOLONS, NOCE.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Es-tu là. Martial?

UNE VOIX, du dehors.

Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Avec Fleur de Marie?

LA VOIX.

Oui.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Garde-la jusqu'à ce que je l'avertisse,.. Qu'est-

ce que ce peut être que cette musique et ces lanternes qui viennent de ce côté... (Il s'ayance un peu pour découvrir ce qui se passe sur le pont, oû commence à paraître la tête de la noce.) Ah! je reconnais, c'est la noce de la ferme de Mme Dubreuil. Mme Dubreuil, s'arrétant sur le pont, au moment

où le corlége est en vue des speciateurs.

Ah ça! je m'arrête ici, comme je vous l'ai annoncé. Allez danser, vous autres, toute la nuit, au Charriot-d'Or.

PAYSANS, insistant.

Venez avec nous, madame Dubreuil... venez donc.

Mme DUBREUIL.

Non, mes amis, je suis trop triste de l'événement d'hier... Quand Mme d'Harville a tant de chagrin de la mort de cette pauvre petite Fleur de Marie... ce serait mal à moi d'aller avec vous...

PAYSANS.

Allons, puisque vous le voulez... C'est dommage.

Mme DUBREUIL.

Pierre, voulez-vous me reconduire?

Volontiers, madame Dubreuil.

(Adieux. — Mme Dubreuil retourne sur ses pas, en donnant le bras à Pierre, tandis que la nocc reprend sa marche au son de la musique.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ils s'éloignent... Je n'ai pas de temps à perdre, à dix heures ce soir il faut que je sois chez ma comtesse. Retourner à Paris!... est-ce bien prudent? J'aurai soin de me munir de l'arme qui me rassure contre tout... Mais au moment de m'éloigner, il ne faut perdre aucune occasion, Férand va venir... (Au fond.) Voyons, avance, la Pégriotte.

FLEUR DE MARIE, entrant de derrière la première

arche.

Que voulez-vous de moi?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Peu de chose... Je vois bien que nons ne pouvons aller ensemble... En conséquence, je vais tout bonnement te remettre, comme tu étais, chez M. Férand... Tu y consens, n'est-ce pas?...

FLEUR DE MARIE.

Vous vous êtes étrangement frompé en croyant que le contact de l'honneur et de la vertu ne m'avait inspiré aucun courage, ancun élan .. Sachez-le bien, maintenant, pour vous résister, je suis aussi forte que vous.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Qu'est-ce que tu dis?

FLEUR DE MARIE.

Je ne vous crains pas, vous dis-je... A votre lâche courage de me perdre ou de me tuer, j'oppose le courage de mourlr.

LE MAITHE-D'ÉCOLB.

Paroles que tout cela!

FLEUR DE MARIE.

Ce courage, c'est vous qui me l'avez donné... LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Moi?

FLEUR DE MARIE.

Oui, hier, par l'horreur que vous m'avez inspirée quand j'ai su que vous étiez voleur et assassin.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Que dit-elle?

FLEUR DE MARIE.

J'ai entendu hier votre conversation avec votre complice.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Malheureuse!

FLEUR DE MARIE.

Dans l'île où vous m'aviez menée, et dont je ne pouvais m'échapper, j'ai du me taire... mais vous m'avez rantenée près d'une route, près d'un pont... j'y resterai jusqu'à ce qu'il passe quelqu'un, jusqu'à ce que mes cris appellent à mon aide; et douze heures après, je dis ce que vous êtes, ce que vous avez fait... Je ne veux pas être votre complice même par mon silenee... Puyez donc, fuyez devant moi, car, vienne une créature vivante, sur ma vie que je vous abandonne, je vous le jure, je parloquit.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Diable! ceci merité reflexion...

Failes ec que vous voudrez, vous savez ce que je feral, moi!

LE MAITRE-D'ECOLE, à part.

Je suis perdu, si elle le veul... la malheureuse se condanne... c'est ma liberté, ma vie, qu'il faut sauver... Mais si elle périt, plus rien de Férand, plus rien du côté de la comtesse. Pourquoi rien d'elle! je puis encore y aller ce soir, lui laisser ignorer tout ce qui va arriver... Obtenir d'elle ou lui arracher peut-être de quoi assurer ma fuite... Fleur de Marie! encore un crime... est-ce que je puis m'arrêter! Le bateau qui est là est celui du Ravageur, une soupape qu'on léve d'avauce laisse pénétrer l'eat qui doit le submerger.

FLEUR DE MARIE.

Du monde sur le pont!

LE MAITRE-B'ÉCOLE, courant à elle et la saisissant.

Pas un mot, ou tu es morte!

SCÈNE II.

LES MEMES, LE CHOURINEUR, entrant par la droite sur le pont, et TORTILLARD, par la gauche.

LE CHOURINEUR.

Eh bien! gamin?

TORTILLARD.

De quoi?

LE CHOURINEUR.

As-tu vu quelque chose?

TORTILLARD.

J'ai vu la noce et la lune.

LE CHOURINEUR.

Et M. Germain?

TORTILLARD.

Il cherche là-bas, aux abords du petit bois.

LE CHOUNINÉUR.

C'est cependant par ici qu'ils avaient rendezvous, je l'ai bien entendu hier du trou où j'étais enfermé.

LE MAITRE-D'ÉCOLE; bas?

C'est le Chourineur! (Reténant Fleur de Marie , qui se débat.) Ne te donne pas lant de peine, c'est mei qui vais l'appeler.

FLEUR DE MARIE.

Vous!

LE MAITRE-D'ÉCOLÉ, haut.

Ohé! Chourineur! par ici!...

LE CHOURINEUR, regardant du pont.

Le Maître-d'École !

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Viens donc par ici!

. LE CHOURINEUR.

Je descends.

TORTILLARD, l'arrêtant.

Seul 1

LE CHOURINEUR.

Veux-tu pas que j'attende les autres? Tâche de retrouver M. Germant, et dis-lui que nous avons notre affaire.

(Le Chourineur disparaît un moment par-la gauche,

Tortillard sort par la droite.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à part. Oui... c'est cela... De cette façon... je me débarrasse de lui anssi... je fais d'une pierre deux coups... (A Fleur de Marie.) Eh bien, tu le vois... je me rends à tes vœux... je viens d'appeler un ami...

FLEUR DE MARIE, à elle-même.

Je n'y puis rien comprendre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu n'as pas confiance?

FLEUR DE MARIE.

Non.

LE CHOURINEUR, entrant en scène sur la berge. Pas même en moi, Fleur de Marie?

FLEUR DE MARIE, se réfugiant vers lui. En vons, si!

LE CHOURINEUR, au Maître-d'École. Malatenant, décampe !

LE MAITRE-D'ÉCOLE, haut.

Décamper! et pourquoi donc! est-ce que lu n'étais pas prisonnier comme nous? est-ce que tu ne t'es pas évadé comme nous ?

LE CHOURINEUR.

Sorti par le grand guichet, entends-tu? Ah! tu as cru que je m'étais mis à brigander? Quand la patrouille m'a arrêté dans la rue, fracturant un volet, c'était le volet de ma chambre, et j'avais choisi mon moment pour être mis avec vous, et protéger M. Germain, que vous auriez tué sans moi... Mais, commeil est permis de briser son volet, pourvu qu'on le raccommode, quand j'ai eu raconté mon affaire, mes motifs, et qu'on a su ce qui s'était passé, on m'a ri au nez et mis à la porte, ce que je voulais, parce que je savais où te trouver... car, de mon trou, hier, je t'ai entendu avec ton Férand.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Eh bien! voici ce dont il s'agit : Fleur de Marie, pour des raisons qu'elle vient de me dire, ne se plait plus avec moi .. D'un autre côté, une excursion à l'étranger nous est nécessaire... Tu conçois qu'elle nous embarrasse... nous lui rendons sa liberté... Tu peux l'emmener.

FLEUR DE MARIE.

Dites-vous vrai?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

A l'instant même.

LE CHOURINEUR.

Fleur de Marie, où voulez-vous aller?

FLEUR DE MANIE.

Au château de Mme d'Harville.

LE CHOURINEUR.

Venez.... Maître-d'École, tu as encore quelque chose de bon.

FLEUR DE MARIE.

Ah! partons! partons!

(lis montent la berge.)

LE MAITRE-D'ÉCOLE, bas.

Pas encore. (Il pousse un cri d'appel.)

LE CHOURINEUR, s'arrêtant.

Qu'est-ce que tu as fait là?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Est-ce que tu n'as pas entendu?

LE CHOURINEUR

C'est un signal.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tu es bien malin de le deviner.

LE CHOURINEUR.

Pour qui ce signal?

LE MAITRE-D'ÉCOLE

Pour les amis avec qui je dois partir.

LE CHOURINEUR, redescendant en scène.

C'est vrai... ils sont dans les environs', et c'est un piége que tu me tendais.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Un piége, moi ! Est-ce que je savais que tu allais venir? Est-ce que je savais que tu t'en irais (Il est allé au baleau qu'il dispose.) par là?

LE CHOURINEUR.

Nous ne nous en irons pas par le chemin où sans doute on attend cette malheureuse enfant.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, entrant dans le bateau. Va-t'en par où lu voudras!

LE CHOURINEUR va à lui et le saisit. Sors de là.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, se débattant. Pourquoi ?

LE CHOURINEUR.

Je veux ce bateau.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il n'est pas à moi.

LE CHOURINEUR.

Je suis aussi bon que toi pour le rendre. (A Fieur de Marie.) Entrez, mon enfant, ça me connaît. LE MAITRE-D'ÉCOLE, voulant reprendre le bateau.

Nous avons besoin de ce baleau pour fuir. LE CHOURINEUR, entrant dans le baleau avec Fleur

de Marie. Nous aussi.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, voulant retenir le bateau. C'est notre dernier moven de salut.

LE CHOURINEUR, le menaçant.

Gare à la gasse!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, donnant un nouveau signal.

A moi, les amis!

LE CHOURINEUR.

J'en étais sûr. (Poussant le bateau au large.) Maintenant, nous sommes sauvés!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Ils sont perdus.

FLEUR DE MARIE.

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir envoyé un sauveur.

LE MAITRE-D'ÉCOLE,

Filons à l'île des Ravageurs d'abord, et à dix heures à Paris... chez la comtesse Sarah...

F\$\n=\nc\deformation\deformati

SCĖNE III.

Le CHOURINEUR, FLEUR DE MARIE, TORTILLARD, GERMAIN, PAYSANS.

FLEUR DE MARTE, à genoux dans le bateau, pendaat que le Chourineur rame.

Mais voyez donc! (Se relevant.) De l'eau, de l'eau!

LE CHOURINEUR, ramant toujours. Ce n'est rien, n'ayez pas peur !

FLEUR DE MARIE.

Elle monte! elle monte!

LE CHOURINEUR, jetant les rames. Triple nom! une trahison!

(It ôte sa veste.)

FLEUR DE MARIE.

Ne m'abandonnez pas!

LE CHOURINEUR.

Je crois bien!

(La barque heurte la pile du pont et sombre.)
FLEUR DE MARIE.

Au secours! an secours!

(Le Chourineur, d'une main s'attache à un anneau du pont, de t'autre bras it la soutient évanouie.)

GERMAIN, arrivant avec Tortillard sur le pont. Un bateau qui chayire! Du secours! à la maison

lå-bas! du secours!

TORTILLARD, traversant le pont en courant.

Oh! oh! par ici!

LE CHOURINEUR, à Fleur de Maile. Tenez-vous bien. Je ne vous lâcherai pas. GERMAIN.

Du courage! Cramponnez-vous bien! Des cordes! des cordes!

LE CHOURINEUR.

Cherchez un bateau, la petite se trouve mal... et moi pas bien.

PAYSANS, qui sont accourus.

Il n'y a pas de bateau par ici.

GERMAIN, sautant du pont.

Oh! je n'ai pas le courage de les regarder ainsi.

PAYSANS, vonlant le retenir.

Qu'est-ce que vous faites?

(Germain sante du pont dans la rivière.)

LE CHOURINEUR.

Il veut que nous mourrions trois!

PAYSANS.

V'là un bateau! v'là un bateau!... (Un bateau monté par un paysan sort de derrière ceux qui sont amarrés à la berge de droite.) Dépêchez-vous! encore un peu de courage! Vite! vite! On vient! on vient! (L'homme qui conduit le bateau prend Fleur de Marie des bras du Chourineur.) Elle est sauvée! Brayo! brayo! vivat!

LE CHOURINEUR.

Occupez-vous d'abord de la petite...

PAYSANS.

Et yous, Chourineur?

LE CHOURINEUR.

N'ayez pas peur... je connais l'élément... j'en mange tous les jours...

(Le bateau s'éloigne du pont, et le Chourineur se laisse tomber à l'eau. L'homme du bateau lève son chapeau. On reconnaît Férand.)

FÉRAND.

Cette fois, elle ne m'échappera pas!

ACTE CINQUIÈME.

Westieme Tabless. - Les Martini.

Le théâtre représente l'intérieur de la cabane de Marrial, dans l'île des Ravageurs. Filets et autres instrumens de pêche. A droite, vers le deuxième plan, porte conduisant à une pièce d'entrée. An fond, croisée au travers de laquelle on aperçoit la rivière.

SCÈNE I.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, BENOIT, FRAN-COIS, BARBILLON, et DEUX AUTRES PRISONNIERS évadés.

(Au lever du rideau, les habits en désordre et couverts de poussière, ils sont groupés à terre et autour d'une manvaise table, dans l'attitude d'hommes découragés.)

BENOIT.

Nous voilà bien lotis maintenant! Tu ne pouvais pas attendre que le Férand fût venu et qu'on l'eût plumé?

LE MAITRE-D'ÉCOLE,

Est-ce que le plus pressé n'était pas de chercher à se défaire de cette petite espionne? Tant pis pour le Chourineur s'il s'est trouvé là.

BENOIT.

Il nage comme un Terre-Neuve. Où est donc François?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il est resté en observation à la tête de l'île. Tiens! le voilà! BENOIT, à François.

Qu'est-ce qu'il y a?

FRANÇOIS.

Un bateau qui descend à l'île.

BENOIT

Des gendarmes?

FRANÇOIS.

" Non! il n'y a dedans qu'un homme qui rame, et à la proue quelque chose de blanc.

BARBILLON, à la fenètre du fond.

Ils abordent.

BENOIT, qui est aussi à la fenêtre.

Ce blanc, c'est une fenime évanouie qu'il emporte. Il vient de ce côté.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à la porte.

. Mes amis, c'est Férand! (A la cantonade.) La Martial, reçois-le, et envoie-le par ici. (Il ferme la porte.) Ne vous montrez pas, le voilà qui entre, écoutez ce qu'il va dire à la Martial.

BENOIT, écoutant.

Il lui recommande d'allumer du feu et de faire revenir la jeune tille.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, regardant par le trou de la serrore.

C'est Fleur de Marie! vivante... (A part.) Entre les mains de Férand! Vaincu, tonjours vaincu par lui!... Que Satan m'offre une revauche, et je la prendrai large et belle.

BENOIT.

A vous! le voilà.

(Ils se reculent vers le fond , et Férand entre sans les voir.)

SCÈNE II.

LES MÉMES, FÉRAND.

FÉRAND, se croyant seul.

Encore une fois le sort m'est favorable; je ne fuirai pas seul, elle m'accompagnera.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, venant à lui.

Et moi qui craignais de vous faire attendre, làbas, au pont d'Asnières.

FÉBAND, surpris.

Vous ici!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, montrant les autres qui s'avancent.

Avec quelques amis.

FERANO.

Un piege ?...

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Votre discrétion, ce matin, nous a rendu un grand service; il faut que votre générosité achève une teuvre si bien commencée.

FÉRAND.

Qu'entendez-vous par là ?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous sommes obligés de partir, et nous n'avons pas de quoi payer les frais de voyage.

FÉRAND.

La position est embarrassante!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Moins, depuis que vous êtes là.

FÉRAND.

J'aime les ouestions nettement posées.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Vo'el qui ne laissera rien à désirer. Vous allez donner à l'un de nons un écrit qui lui fera ouvrir, rue du Temple, grandes et petites portes; vous lui donnerez encore clés de bureau, secrétaire, etc., etc, quand il sera de retour ici, avec un résultat satisfaisant, vous pourrez vous en aller, comme chacun de nous, dans un pays où les yeux soient moins ouverts et les portes de prison moins béantes.

FÉRAND.

Et si je refusais?

LE MAITRE-D'ÉCOLE, toi montrant un stylet. 11 est empoisonné.

BENOIT.

Et la rivière...

FÉRAND.

Voilà qui est net, et je réponds d'une manière non moins précise : Je vais donner l'écrit que vous dicterez, je remettrai les clés, etc. Votre envoyé visitera tout avec soin, et, à son retour, je ne serai pas surpris, mais vous serez bien désappointés du maigre butin pour lequel vous aurez risqué son cou et le vôtre.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Le trésor est donc délogé ?

FÉRAND.

Manyais plaisant... Est-ce qu'on n'a pas tout saisi chez moi?

BENOIT.

Il nous faut de l'argent, entendez-vous? De plus honnètes que vous y ont passé, pour le même motif; ainsi, de l'argent, beaucoup d'argent... Comment? je m'en moque... arrangez-vous, et vite, mais j'en veux.

FÉRAND.

Je vais vous dire anssi ce que je veux. Vous allez tous partir, même la femme qui est là, et vous me laisserez tont à l'heure, à l'instant, seul dans cette île avec Fleur de Marie.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Elle a mes secrets!

FÉRAND.

Soyez tranquille, elle ne vous trahira pas. Combien y a-t-il de bateaux iel?

LE MAITHE-D'ÉCOLE.

Le nôtre, un là-bas, au bout de la pointe de l'île, et celui que vous avez amené.

FÉRAND.

Et au bout, de l'autre côté?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Pas nn.

FÉRAND.

En débarquant, vous ferez couler voire baieau de manière à ce que personne ne puisse venir icl. BENOIT, prêt à éclater.

Ah (a] ...

LE MITAE D'ÉCHLE.

Écoute-le donc.

FÉRAND.

Et de ce moment, ici, en France, ailleurs, partout, j'anrai le droit de tuer celui qui fera un geste, dira un mot, indiquant qu'il me connaît.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Diable! les conditions sont dures.

FÉRAND.

Parce que le prix est magnifique. LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Quel est-il?

FÉRAND.

Une fortune.

Tous.

Une fortune!

BENOIT.

Si tu tiens ce que tu promets là, je te jure au nom de tous, et ces sermens là on les tient, je te jure que tout ce que tu yeux sera fait... Maintenant, parle.

FERAND, montrant le Maître-d'École.

C'est à lui de parler.

BUNOIT.

Comment 1

FÉRAND, au Maître-d'Ecole.

Est-ce que ce n'est pas cette nuit que le prince de Gérolstein épouse la marquise d'Harville?

LE MAITRE-D'ÉCOLE,

Oui.

FÉRAND.

Est-ce qu'ils ne doivent pas partir aussitôt après la cérémonie?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

C'est vrai encore.

FÉRAND.

Leur route n'est-elle pas de traverser le bois de la Garenne, qui entoure le château?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Parfaitement exact.

FÉRAND.

Combien fandrait-il d'hommes déterminés pour arrêter la voiture malgré les postillons et les domestiques, et s'emparer de la cassette du prince contenant trois cent mille francs et les diamans de la marquise estimés le double.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Six hommes...

FÉRAND.

Comptez-yous?

LE MAITRE D'ÉCOLE.

Il a raison... c'était l'homme de confiance de Mme d'Harville; il a du lui remettre... Il est notre anni, notre sauveur! je le crois .. nous devons le croire.

TOUS.

Oni! ouf!

FERAND.

Que vous êtes lents à comprendre!

qui, en longeant les murs du pare, a du se glisser jusqu'à la grille, nous donnera le signal aussitôt que la voiture sortira de la cour.

BENOIT.

Allons! viens.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Un instant!... Il faut tout prévoir... Dans le cas où l'affaire ne réussirait pas, ne perdons pas de l'œil Férand; nous aurons à causer avec lui...

BENOIT.

Comment?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Il y a de l'or quelque part ici... J'ai mon idée... (On entendant plusieurs coups de feu.) Qu'est ce donc?... Sout-ce les nôtres qui attaquent... ou sommes-nous attaqués?... Viens!... viens!...

SCÈNE III.

FÉRAND, puis LE MAITRE-D'ÉCOLE, BENOIT.

FÉRAND, arrive seul précipitamment, it est suivi de près par le Maître-d'École et Benoît, qui l'observent.

L'attaque a manqué... il ne me reste qu'à fuir et à emporter mon trésor. Il est là... (Il va à un trone d'arbre, écarte quelques branches et en tire une cassette.) Fuir! oui... mais je connais la route du prince qui m'enlève Fleur de Marie. . Je le suivrai de loin... Je m'attacherai à ses pas comme le tigre à sa proie... La surveillance dont il entourera sa fille pent faillir un jour, et je serai vengé des tortures de cet exécrable amour. Oui, Fleur de Marie, ta mort seule peut assouvir une passion qui n'est plus maintenant que haine et perte... (Apercevant un homme qui traverse la route en fuyant.) On vient! Malédiction!

(Il se cache derrière un arbre et suit l'homme des yeux. Au moment où il va aller à son trésor, le Maître-d'École Ini barre le passage.

LE MAITRE-D'ÉCOLE, qui s'est approché de lui lentement.

J'ai à te parler.

FÉRAND.

Que veux-tu!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoît qui reste au fond. Benoît, veille par là. (A Férand.) La moitié de ton or?

FÉRAND.

Je n'ai pas d'or.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

En entrant dans ce bois, tu avais une cassette à la main... tu l'as cachée... Il nous en faut notre part. FÉRAND.

Crois-tn m'intimider?... Tu oublies qu'on nous poursuit.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Perdus ensemble ou sauvés ensemble.

FÉRAND.

Soit!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Tout le mal que j'ai fait, quel en a été le prix? La misère, la peur, et de temps en temps seulement l'oubli acheté par l'orgie. Je ne veux plus de cette vie-là.

FÉRAND.

Change-la, si tu peux?

LE MÂITRE-D'ÉCOLE.

Je veux celle que tu t'es ménagée; nous nous étions partagé la puissance du mal, à moi la brutale énergie; à toi la ruse, le mensonge, l'hypocrisie... Il faut partager aujourd'hui le fruit de cette infernale alliance.

FÉRAND.

Ma réponse est : Je ne veux pas !

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je suis obligé de fuir et sans ressource. Veuxtu?

FÉRAND.

Non I

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Nous sommes deux... Venx-tu?

Non!

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Depuis long-temps tu conçois le crime et je l'exécute... Si à cette heure, poussé à bout, j'allais concevoir et exécuter... Prends garde... ce sera terrible.

FÉBAND.

Tue-moi, j'emporte mon secret.

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Je ne te tuerai pas, et tu me conduiras toimême à ton trésor... Encore une fois, ce sera terrible...

FÉRAND.

Essaie!

BENOIT, venant rapidement en scène.

On vient! on approche!

FÉRAND, au Maitre-d'École.

Faut-il fuir... faut-il nous cacher?

LE MAITRE-D'ÉCOLE.

Cachons-nous ensemble.

FÉRAND.

Dans ce caveau!

LE MAITRE-D'ÉCOLE, à Benoît.

Tu sais ce que je t'ai dit... il le faut.

(Tous trois descendent dans le regard.)

SCÈNE IV.

DETX GARDES, LE CHOURINEUR, TORTIL-LARD, puis LE MAITRE-D'ÉCOLÉ, PE-NOIT, FÉRAND, RODOLPHE, FLEUR DE MARIE, MODE MARVILLE, GENDAR-MES, PAYSANS, PAYSANNES.

TORTILLARD.

Par ici! par ici!... Je les ai aperçus.

LE CHOURINEUR.

Entourez bien cette clairière... gardons loules les issues.

(Silence profond. On entend tout a coup un cri sortant du regard. Saisissement général.

TORTILLARD.

Ce cri! Chourineur. La... la...

LE CHOURINEUR.

Tais-toi!

(Tous se cachent derrière les arbrest)
LE MAITRE-D'ÉCOLE, sortant pâle du caveau.
Son cri m'a éponyanté!...

BENOIT.

"Attendons qu'il sorte.

(Les gardes les ont entourés ; le Chourineur, qui les a écoutés, leur montre les armes qui les menacent.)

LE CHOURINEUR.

Si vous dites un mot, vous êtes morts. FÉRAND, sortant du caveau, avec desespoir.

Avengle! avengle! Où étes-vous?... où étes-vous donc?... Je me vengerai... Non, non, je ne puis pas: (Mouvement d'effroi, sur un signe du Chonfineur, le silence le plus complet se rétablit.) La nuil! la nuil! oh! c'est affreux! Benoît! oh! je vous en prie... ne m'abandonnez pas... Vous aurez pitié de moi... Yous ètes là, répondez?

LE MAITRE-D'ECOLE, force par les menaces d'un garde.

· Oui!...

FÉRAND.

Ne me quitte pas, je vais te dire où est monlrésor... tu me laisseras ma part... Là, à gauche du raveau... au pied du premier arbre... sous des feuilles.

(Le Chourineur a suivi toutes les indications.)

LE CHOURINEUR, "

Une cassette!

LE MAITHE-D'ÉCOLE.

Malédiction !

FERAND.

Trahi! (Se sentant saisir.) Arrêtê!
(Сtis.—Voilà la voiture!)

1. E сиотпімета.

Entourez ces trois misérables, que Fleur de Marie ne puisse pas les voir.

(Germain, Rigolette, la Fermière et des gens de la ferme entrent avec des cris de joie, et vont au devant de la voiture qui entre, et où sont Rodolphe sur le devant, Mme d'Harville et Fleur de Marie sur le derrière.)

TOUS.

Vive monseigneur! wive M. Rodolphe! RODOLPHE.

Adieu! mes amis. Du bonheur a lous, braves gens.

LE CHOURINEUR.

Sauvé! heurense! c'est tout ce que je voulals. Adieu, Fleur de Marie! (Suivant des yeux la rois ture.) Adieu, Fleur de Marie!

Poliservent.

Elle part! Plus d'or! Avengle! Je suis vaineu

S. (1) of Jakitkiya dhe tirin 1 E. d. (1) de Milling Bartona (1) 2 - Yanin Milling of Belli (1) belli (1) 71 a min (1) com an ex 1

1 12 4 12 1 97

Grâce! O mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

(Les deux gardes s'approchent pour le saisir.)

FIN DES MYSTÈRES DE PARIS.